



THÉÂTRE

Petit conte de la folie
ordinaire au Quat'Sous

Page E 3



DE VISU

L'immense Botero arrive
à Québec

Page E 7

CAHIER E

CULTURE

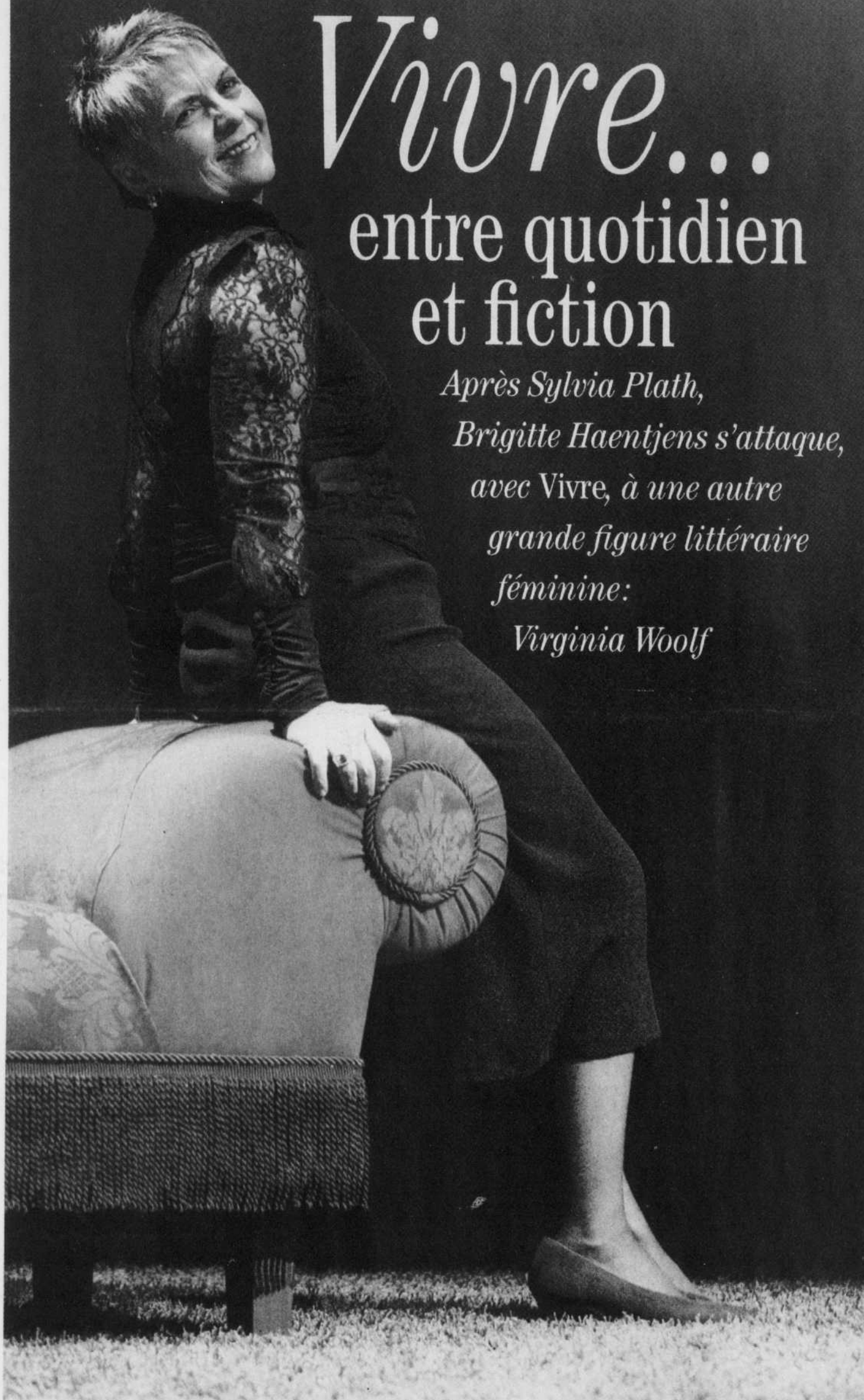
Virginia Woolf



THÉÂTRE

Vivre... entre quotidien et fiction

Après Sylvia Plath,
Brigitte Haentjens s'attaque,
avec *Vivre*, à une autre
grande figure littéraire
féminine:
Virginia Woolf



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Elle est devenue avec les années la femme des projets impossibles en réussissant à dramatiser pour la scène des textes profondément littéraires; il faut avoir vu *La Cloche de verre* pour se rendre compte du genre de défi qui la stimule, Brigitte Haentjens. La voilà qui récidive avec *Vivre*, un étrange objet théâtral explorant l'univers trouble de la grande Virginia Woolf.

MICHEL BÉLAIR

Surprise: il fait beau! En cette matinée de toute fin d'année, Brigitte Haentjens m'a donné rendez-vous dans un café de la Petite Italie pour parler mollo de son prochain spectacle, *Vivre*, et de Virginia Woolf aussi, sur laquelle elle travaille depuis déjà près de trois ans à travers les projets divers qui l'ont tenue occupée.

Elle est radieuse, madame Haentjens, à presque un mois de la première! «*Tout n'est pas encore noué, commence-t-elle par dire; tous les fils du spectacle ne sont pas encore attachés et ça tombe bien d'en parler à ce moment-ci. C'est un peu comme si je m'arrêtais pour la première fois pour faire le point!*»

Plongeons donc ensemble...

Un long cheminement

Et d'abord, qu'est au juste cet objet théâtral sur lequel vous planchez depuis si longtemps, madame Haentjens? Un texte de Woolf? Un texte sur Woolf déniché quelque part lors de l'un de vos voyages exploratoires? Un collage? Une adaptation tirée d'une de ses œuvres?

«*Rien de tout cela, répond-elle en souriant de toutes ses dents. C'est un texte que j'ai construit avec l'aide de mon équipe, à partir du journal et de la vie de Virginia Woolf.*

Au début, je souhaitais adapter Orlando, cette histoire bizarre où le héros traverse les siècles sans vieillir et se réveille un jour en femme. Mais j'ai vite laissé tomber l'idée en constatant que Robert Wilson l'avait déjà fait il y a quelques années. Vivre n'est donc pas une adaptation; c'est un texte original. La meilleure façon de le décrire, c'est de le présenter comme "un portrait psychique de l'écrivaine Virginia Woolf". Et c'est l'histoire d'Orlando qui sert de fil conducteur au spectacle parce qu'on y trouve les thèmes majeurs de toute l'œuvre de Woolf: le morcellement de l'identité, l'hermaphrodisme et l'idée de masque...»

Il y a aussi que Brigitte Haentjens ne le crie pas sur les toits mais qu'elle est «*déçue*» par la dramaturgie contemporaine, où elle ne voit pas assez de défi à relever pour un metteur en scène. Et c'est parce qu'on arrive mal, selon elle, à refléter de larges pans du monde dans lequel nous vivons qu'elle a décidé de s'y mettre elle-même et de construire le spectacle dans son ensemble, le texte y compris, dans un intéressant processus de création reposant autant sur le travail en répétition que sur les extraits de texte choisis...

C'est qu'elle marche depuis longtemps en compagnie de Virginia Woolf, Brigitte Haentjens: c'est elle qui emploie les mots «*long cheminement*». La complexité du personnage, de son œuvre et de sa vie la fascine. Elle a tout lu d'elle et sur elle, bien sûr. Son

journal surtout, qui est le point de départ de *Vivre*.

«*C'est une femme ultra-brillante, poursuit-elle, remplie de contradictions. Virginia Woolf, c'est beaucoup plus que la littéraire un peu vaporeuse en proie à la déprime qu'on nous présente souvent. C'est le symbole même de la lutte pour l'autonomie, mais c'est aussi un être complexe, difficilement saisissable et, bien sûr, une grande écrivaine qui travaillait sans relâche, de façon presque obsessionnelle, fascinée par les mots. Et ce qui m'a tout de suite frappée en la lisant, c'est de voir à quel point son œuvre et sa vie se confondent. À quel point elle passe constamment de la fiction au quotidien et du quotidien à la fiction: les éléments importants de sa vie sont les éléments importants de son œuvre. C'est un peu cela que j'ai voulu déboucher: le mécanisme créateur à cheval entre le quotidien et la fiction au moment même où il cherche à transformer le monde. [...]* Et j'ai voulu mettre ce mécanisme en relief en ne taisant pas les angoisses de Virginia face à l'écriture et les périodes de dépression qui en découlaient souvent... Elle en est presque venue à aimer ses phases dépressives parce qu'elles la libéraient de ses tensions; pour elle, elles faisaient presque partie du processus de la création...»

«C'est

un portrait

psychique

de l'écrivaine

Virginia

Woolf»

Un processus mystérieux

Mais revenons à

Vivre... On en connaît le fil conducteur: Orlando. La transformation d'Orlando en femme. Brigitte Haentjens raconte qu'elle a mis en forme six épisodes, à partir d'éléments glanés autant dans le journal que dans le roman. Et dans chacun de ceux-là, l'héroïne du spectacle passe constamment de la vie à la fiction et inversement...

Mais le spectacle, explique encore la metteuse en scène, ne s'est pas élaboré à partir de «*véritables personnages*». «*Eux aussi — Virginia, Leonard son mari, sa sœur Vanessa — sont à cheval entre le quotidien et la fiction. Les véritables personnages du spectacle, ce sont les mots de Virginia Woolf. Et le spectacle s'est construit durant les répétitions selon un processus mystérieux... Les mots "sculpture" et "architecture" me viennent à l'esprit. Il y a d'abord eu une construction verticale puis, ensuite, latérale, qui nous fera saisir l'acuité de son regard sur l'art et sur la création... Au début, il n'y avait que Céline [Bonnier] en Virginia, puis la nécessité d'un deuxième (Sébastien Ricard de Loco Locas) puis d'un troisième personnage (Marie-Claude Langlois) s'est imposée. Il fallait absolument, par exemple, que Leonard soit là, lui qui a abandonné toute idée d'une carrière littéraire pour se faire le passeur de l'œuvre de Virginia. Lui qui l'encourageait, la couvait, la soignait, lui qui l'étouffait aussi, sans doute, mais jamais comme Sylvia Plath fut étouffée...*»

VOIR PAGE E 4: HAENTJENS

CINÉMA

Alain Resnais, des cœurs en hiver

Le cinéaste parle de son plus récent film, *Cœurs*, qui prend l'affiche au Québec la semaine prochaine

MARTIN BILODEAU

Paris — Le décor: une salle de conférences d'un grand hôtel parisien inondée de soleil. Les figurants: une quinzaine de journalistes de la presse mondiale, de passage dans la Ville lumière à l'occasion des 9^e Rendez-vous avec le cinéma français. La star: Alain Resnais, 84 ans, cinéaste. Cravate autour du cou, baskets aux pieds, la tignasse d'argent et l'élégance tranquille, le créateur d'*Hiroshima mon amour* et d'*On connaît la chanson* s'installe à l'avant de la salle, sourit timidement à l'assistance. Comme ses films, l'homme prend son temps, parle lentement, met au service de l'entretien sa devise de cinéaste: «*Je tourne pour voir comment ça va tourner.*» Pendant 45 minutes, il répondra aux questions,

des moins bêtes aux plus sottes, avec la même patience, la même politesse. Il évoquera ses débuts, Bertolt Brecht, la Nouvelle Vague, *Mission: Impossible III* (1). Et puis bien sûr l'œuvre féconde du dramaturge anglais Alay Ayckbourn, dont il avait adapté *Smoking/No Smoking* (en 1993) et dont la plus récente pièce, *Private Fears in Public Places*, a inspiré *Cœurs*, son 17^e long métrage, à l'affiche au Québec la semaine prochaine.

Faim d'amour

À l'instar d'Éric Rohmer, Alain Resnais aime les quartiers remis à neuf, les lieux nouvellement vierges de l'expérience du monde. Ainsi, il a transposé l'action de *Cœurs* dans Bercy-Village, quartier du 13^e arrondissement récemment rénové, qu'il a toutefois réimaginé

en studio et sur lequel, tout au long du film, il fait tomber une petite neige. L'idée, inspirée du surréalisme, est de lui, pas d'Ayckbourn: «*Quand une image me passe par la tête et qu'elle y reste pendant deux ou trois jours, je ne cherche pas à lui résister, je l'adopte.*» Il ne faut pas voir dans cette neige un symbole, encore moins un clin d'œil à *L'Amour à mort*, précise-t-il. «*À ma deuxième lecture de la pièce, l'image m'est venue, et je la trouvais parfaite pour en relier les 54 tableaux, et pour donner une unité plastique à l'ensemble.*»

Cet ensemble est composé d'un sextet de personnages en fin d'amour ou affamé d'amour: un agent immobilier célibataire (André Dussollier) secrètement amoureux de sa collègue (Sabine Azéma), une âme charitable qui, le soir, s'occupe du père malade d'un barman mélancolique (Pierre Arditi), lequel recueille der-

rière son bar les confidences d'un mari volage et oisif (Lambert Wilson) sur le point de s'établir dans le quartier avec son épouse qu'il n'aime plus (Laura Morante). Encore faudrait-il que celle-ci déniche, grâce au personnage de Dussollier, un appartement qui leur convient. Encore faudrait-il que la jeune sœur de ce dernier (Isabelle Carré), en quête de l'âme sœur, ne croise pas sur sa route le mari de la cliente de son frère.

Confidences intimes et révélations choquantes sont au programme de ces chassés-croisés de cœurs en hiver, incapables de trouver le bonheur et la plénitude amoureuse. «*Ils ont tous en commun de vouloir faire mieux*», résume le cinéaste, interrogé sur la mélancolie qui, au-delà des effets comiques, se dégage

VOIR PAGE E 8: CŒURS

CULTURE

À l'ombre de Virginia Woolf



Odile Tremblay

Certains soirs, on laisse derrière soi un monde où les écrans et les claviers imposent leur empire, avec l'impression de faire acte de résistance culturelle. Cette semaine, ainsi filions-nous à l'Usine C. Acte de résistance également d'avoir d'abord relu plusieurs romans de Woolf, afin d'en retrouver l'écho sur scène...

Le théâtre et la littérature sont là pour nous ramener à l'essentiel. Des arts désormais si fragiles, en perte de vitesse, à l'ère des nouvelles technologies... Assez pour les savourer comme une survivance.

Brigitte Haentjens lançait à l'Usine C son spectacle (pièce? récitatif?) sur la femme de lettres britannique Virginia Woolf au génie poétique toujours vivace. Cette longue dame née en 1882 vécut et mourut loin de la consommation minuite. En une sorte de brasier. On la sent toutefois si proche...

Très beau, à propos, ce titre de la pièce de Haentjens: *Vivre*, à l'heure d'aborder une femme de lettres qui se donna la mort en 1941, des cailloux dans ses poches pour mieux couler à pic

dans l'onde froide. La romancière de *Vagues* était obsédée par l'eau, courant qui charroie les figures de vie et les masques de mort. Elle en fit aussi son tombeau.

Seul un œil de mouche à plusieurs facettes pouvait pénétrer l'univers de l'auteure de *Mrs. Dalloway*. Même l'excellent film *The Hours* de Stephen Daldry, tiré du roman de Michael Cunningham, offrait en 2002 à Virginia Woolf un cadre de poupées gigognes; la romancière et ses lectrices imbriquées alors les unes dans les autres.

Témoigner d'elle implique la création d'armatures complexes, un peu cérébrales, exigeantes, poétiques, où la vie et l'œuvre s'interpénètrent, comme dans la pièce de Brigitte Haentjens. Trouvez donc le moyen de saisir Woolf autrement... Remonter ses traces comporte sa part de risques, en une démarche de patience, d'intuition, à l'écoute des silences derrière ses mots.

Brigitte Haentjens, après un triomphe théâtral avec une œuvre chorale à 50 personnages féminins: *Tout comme elle* de Louise Dupré, s'offre avec *Vivre* un courageux retour en zone intime. Woolf s'accommode mal de bruyante compagnie.

Sur un ton ou l'autre, la metteuse en scène a donné de magnifiques tribunes aux voix féminines, qui en manquent encore. Moins jouées, moins célèbres que leurs confrères masculins des lettres; fossé béant, fétide, que Brigitte Haentjens comble à sa manière.

Sébastien Ricard, Céline Bonnier et Marie-Claude Langlois dans *Vivre*, de Brigitte Haentjens

Entre théâtre et récitatif, la dramaturge a construit un très beau texte autour du roman *Orlando*, du *Journal* de Virginia Woolf et de divers fragments de son œuvre. Sous *Orlando*, étrange fantaisie vagabonde de méta-

morphose sexuelle, écrite en 1927, les amours saphiques de l'auteur se profilent en creux. Dans l'univers de Woolf, les frontières entre les corps sont fluides, mais remplies de pièges. Trois comédiens seulement

animent *Vivre*: Céline Bonnier, Sébastien Ricard et Marie-Claude Langlois, à travers une mise en scène minimaliste. Des ombres de vagues ou de feuillage sont projetées sur le mur. Faut dire que l'œuvre entière de la Britannique relève du théâtre d'ombres. À ses yeux, les impressions, les va-et-vient de la mémoire se révélaient plus présents que les êtres de chair cotoyés.

Vivre met en lumière la douloureuse démarche de son écriture, ses doutes constants, sa fragilité surmontée. On pénètre ses failles en les revendiquant, comme celles d'une sœur lointaine.

Elle avançait voilée. Parfois le grand trou noir de ses névroses l'aspirait dans la suffocation du non-être. Puis elle remontait pé-

niblement à la lumière. «Car le philosophe a raison de dire qu'il ne faut rien de plus épais que la lame d'un couteau pour séparer le bonheur de la mélancolie», écrivait dans *Orlando* celle qui affrontait, de plus en plus meurtrie, les vagues de la folie, avec sa plume en rempart de sable.

Sa vie d'homosexuelle dans une Angleterre encore colletée est abordée dans l'ambiguïté qui colorait son œuvre. Cette artiste d'avant-garde au long visage triste qui prônait la libération des chaînes chevaucha deux siècles, mais l'héritage victorien demeurait un caillou dans son sillage.

Le spectacle, pas encore tout à fait au point, dans sa poésie flottante, parle surtout à l'oreille des femmes. Virginia Woolf s'était sentie pourtant encombrée par sa féminité. La robe la gênait aux entournures. Mais sommes-nous si loin du temps où la romancière revendiquait *Une chambre à soi*? Elle aura précédé Duras dans une voie de révolte et d'analyse, dressée au nom de toutes, si seule pourtant.

«Interdire aux femmes toute instruction de peur qu'elles ne soient en mesure de se gausser de vous; devenir l'esclave de la moindre chose en jupons mais continuer de faire comme si vous étiez les rois de la Création: Grand Dieu! songeait-elle, à quelle sottise, ils nous abaissent, sottes que nous sommes», s'écriait Virginia Woolf dans *Orlando*.

Or, bizarrement, cette femme de lettres si tourmentée, si fragmentée, incarnée sur les planches par une Céline Bonnier au corps parfois tordu comme un bonsaï, laissait aux spectatrices (aux spectateurs, je ne sais pas) un apaisement dans son sillage. On se sentait soutenues par Virginia Woolf, enfantées par ses combats identitaires, fécondées par son exigeante quête de vérité.

Le lendemain, son ombre flotait encore, perchée tremblante sur nos claviers.

otremblay@ledevoir.com

CONSERVATOIRE

> d'art dramatique de Montréal

> FORMATION CONTINUE

Date limite d'inscription :
le lundi 19 mars 2007

> Ateliers : doublage (enfants, adultes),
voix et micro,
phonétique et diction,
corps et voix

Pour plus d'information :

site Web : www.conservatoire.gouv.qc.ca/cadm
téléphone : 514 873-4283, poste 253

Ce programme est offert en partenariat avec l'Union des artistes et Emploi-Québec.



Québec

• Conservatoire de musique
et d'art dramatique
• Emploi-Québec

CONSERVATOIRE

> d'art dramatique de Montréal

Demande d'admission
Année scolaire 2007-2008

Date limite
5 février 2007

Pour être admises les personnes
sélectionnées à la suite des auditions
devront être titulaires d'un diplôme
d'études collégiales.

Pour information :
4750, avenue Henri-Julien, 3^e étage
Montréal (Québec) H2T 2C8
Tél. : (514) 873-4283, poste 236
cadm@mcc.gouv.qc.ca

www.conservatoire.gouv.qc.ca/cadm

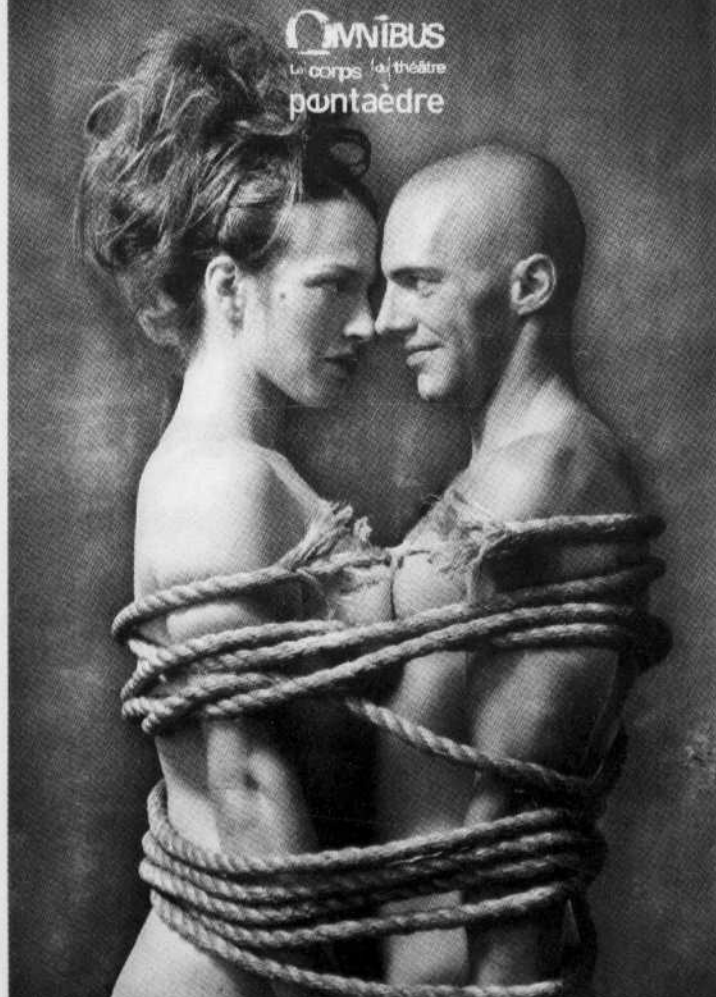


Conservatoire
de musique
et d'art dramatique
Québec

L'AMOUR
est un opéra muet

D'après *Così fan tutte* de Mozart
Maîtrise d'œuvre Jean Asselin
Direction musicale Normand Forget

OMNIBUS
le corps le théâtre
pontaëdre



du 13 février au 3 mars 2007, 20 heures



Billetterie : 514.521.4191 Tarif régulier : 30 \$, étudiant : 20 \$
Prévente : 2 billets pour 30 \$, valables du 13 au 18 février 2007
1945 rue Fullum, Montréal © Frontenac // www.mimeomnibus.qc.ca

Au THÉÂTRE DE QUAT'SOUS
du 22 janvier au 24 février 2007

Texte ROLAND SCHIMMELPFENNIG
Traduction Johannes Honigsmann et Laurent Muhleisen
Mise en scène THEODOR CRISTIAN POPESCU

Avec SIMON BOUDREAU, EVELYNE BROCHU, GUILLAUME CHAMPOUX,
GAËTAN NADEAU, CRISTINA TOMA

Concepteurs : Magalie Amyot, Manon Bouchard, Michel F. Côté,
Ginette Grenier, Marc Parent, Julie Vêres

Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et de la
Compagnie Theodor Cristian Popescu

Une nuit arabe



Billetterie
514-845-7277
www.quatsous.com

AMOUR CUL ET VIOLENCE

DE Guillermina Kerwin et Didier Lucien

AVEC
Valérie Le Maire
Brigitte Poupart
Guillermina Kerwin
Frédéric Pierre
Widemir Normil
Didier Lucien

CONCEPTION
Guillaume Cyr
Christian Gagnon
Thomas Godefroid
Jacinthe Perrault

UNE PRODUCTION DU
Nouveau Théâtre Experimental
www.nte.qc.ca

le nouveau théâtre
NTE
expérimental

DU 9 JANVIER AU 3 FÉVRIER 2007
du mardi au samedi à 20h30

À ESPACE LIBRE
1945 rue Fullum (métro Frontenac)
RÉSERVATIONS :
514-521-4191

espace LIBRE 25^e LE DEVOIR

CULTURE

THÉÂTRE

Conte de la folie ordinaire

Offensive massive au Quat'Sous: Cristian Popescu monte Roland Schimmelpfennig

MICHEL BÉLAIR

Il y a déjà quelques années que le metteur en scène d'origine roumaine Theodor Cristian Popescu travaille régulièrement sur les scènes montréalaises. Jusqu'ici, on l'avait surtout vu du côté du théâtre Prospero et du Groupe de la Veillée, où il a mis en scène des textes incandescents (*Histoires de famille* de Biljana Srbljanovic en 2004 et *Visage de feu* de Marius von Mayenburg en 2005). Le voici maintenant qui plonge, au Quat'Sous cette fois, dans une sorte de comédie dramatique qui s'amuse à faire sauter tous les repères possibles: *Nuit arabe*, du dramaturge allemand Roland Schimmelpfennig.

J'ai rencontré les deux complices dans le hall de la petite salle de l'avenue des Pins lors d'un premier bref passage de Schimmelpfennig à Montréal, en début de semaine dernière.

La douleur de l'homme

C'est Cristian Popescu qui amorce la discussion en racontant qu'il est presque tombé par hasard sur l'œuvre de Roland Schimmelpfennig en feuilletant des revues de théâtre. Le moins qu'on puisse dire est qu'il s'y est mis sérieusement! Il a d'abord monté *Push Up* avec ses étudiants de l'UQAM — une production qui les a menés jusqu'à un festival de théâtre en Transylvanie! —, puis, après avoir gagné l'appui d'Eric Jean pour amener *Nuit arabe* au Quat'Sous, il organise cette fin de semaine, et en présence de Schimmelpfennig, la lecture d'une autre de ses pièces, *La Femme d'avant*, avec la complicité du Goethe Institute. Trois pour un! Tout cela en moins d'un an! Qui dit mieux?

Puisqu'il est là, le Schimmelpfennig lui-même — taille moyenne, plutôt sèchement bâti, cheveu noir rebelle, des yeux à tout découper en lamelles derrière ses lunettes, fin de la trentaine et déjà une quinzaine de pièces derrière lui... —, je lui demande de définir le théâtre qu'il fait. Il sourit sans sourire vraiment. En fait, on peut l'entendre protester intérieurement, comme tous ceux qui ont à expliquer ce qu'ils font dans une langue qui n'est pas la leur, en sacrifiant les nuances et les subtilités. Il grommelle même... Puis il se lance dans

un français finalement beaucoup plus qu'acceptable.

«Je pense que chacune de mes pièces est différente. Je n'ai pas vraiment de système. Je ne fais pas partie d'une école. Je n'ai pas vraiment de théorie sur ce que doit être ou ne pas être le théâtre. Non. Je place l'humain au centre de tout ce que je fais. Et jessaie de fournir aux comédiens comme aux publics des matériaux faciles à travailler... Pour moi, le théâtre est un art direct. On fait une pièce de théâtre avec des mots parlés par des personnages et c'est tout, sans grosse machine derrière comme au cinéma. C'est minimaliste, le théâtre. Énergétique. Ça prend une langue concrète, des mots et des personnages concrets qui font surgir des images et des situations concrètes. C'est tout. Et ça parle avant tout du désir de changer la vie et d'échapper à son destin.»

Ça ressemble à une prise de position politique, non?

«Non. Je ne crois pas au théâtre politique, à moins qu'on ne change la définition de ce qu'est le politique. Moi, c'est la douleur de l'homme qui m'intéresse. L'âme. La mort à laquelle nous sommes tous confrontés. Pas les discours politiques...»

Là-dessus, Cristian Popescu intervient pour souligner à quel point, dans les trois pièces qu'il a travaillées jusqu'ici, le théâtre de Schimmelpfennig est minimaliste et tient aux mots et à ce qu'ils engendrent comme situations scéniques. *«Dans Nuit arabe, tout arrive en même temps. Au moment où l'on pense que la pièce va dans telle direction... ça change. On peut être à la fois dans le rire et la douleur. Dans la frivolité et le tragique. C'est une œuvre aux couleurs multiples... avec du noir en arrière-fond. [...] D'autant plus que Roland parvient à jeter par terre le mur entre la scène et le public en interpellant la salle; sa relation au public est très particulière. Je n'ai jamais vu cela! Vous verrez, c'est une pièce très déroutante.»*

Tout peut arriver

Là-dessus, Roland Schimmelpfennig apparaît soudain comme quelqu'un d'autre. Il faut dire que, à 39 ans, il est déjà passé par la Berliner Schaubühne, où il a été engagé comme dramaturge en 1999-2000. Sa première pièce remonte à 1994. Aujourd'hui auteur en résidence à la Deutsches

Schauspielhaus de Hamburg, il a d'abord décroché pendant un an avant de se mettre à écrire presque frénétiquement pour le théâtre. Lorsqu'il part en 1998 pour aller vivre à Big Sur, cinq ou six de ses pièces ont déjà été montées en Allemagne.

En Californie, il s'installera à flanc de montagne au-dessus du Pacifique rugissant, pas très loin de la maison habitée par l'inclassable Henry Miller. C'est peut-être ce qui explique qu'il y ait du Jérôme Bosch dans ce regard qu'il jette sur le monde... Depuis qu'il est revenu de là-bas, il n'a pas vraiment arrêté et sa réputation — et son œuvre pour le théâtre! — s'est étendue à la grandeur de la planète. C'est évidemment la première fois qu'il est monté ici, même si, aujourd'hui, Roland Schimmelpfennig est joué en Inde, au Chili, au Mexique, à Paris, à New York, à Moscou, à Londres et, bien sûr, en Allemagne. Un petit monsieur étonnant, imposant malgré ses allures volontairement «ordinaires».

Cristian Popescu, lui, a été séduit par l'œuvre tout autant que par le personnage. Au point de s'embarquer dans une coproduction aux antipodes de ce qui l'a fait connaître ici. Rappelons que *Nuit arabe* est une comédie dramatique, et qu'on y retrouve d'après le metteur en scène «des situations de la comédie classique et parfois une sorte de mélange entre Labiche et Feydeau...» *«C'est différent, très différent, oui, de ce que j'ai fait jusqu'ici»*, dit-il.

Je ne tenterai même pas ici de vous résumer l'action de la pièce: je ne l'ai pas lue et, de toute façon, vous pourriez vous faire votre propre idée en consultant le site Internet du Quat'Sous (www.quat-sous.com). Mais tout au cours de la discussion, un mot a flotté entre nous à plusieurs reprises au-dessus de la table: «surréalisme». Schimmelpfennig est d'accord... mais pas vraiment, un peu, pas seulement. Popescu, lui, préfère parler de «théâtre anti-convention» ou de théâtre de «perpétuelle surprise».

«Tout peut arriver, en fait, tout arrive puisque ça se passe dans une tour d'habitation dans un quelconque centre-ville, n'importe où. Il y a même un personnage qui passe toute la pièce enfermé dans une bouteille de cognac. Et il y a aussi, quelque part, une porte de chambre qui ouvre sur un véritable

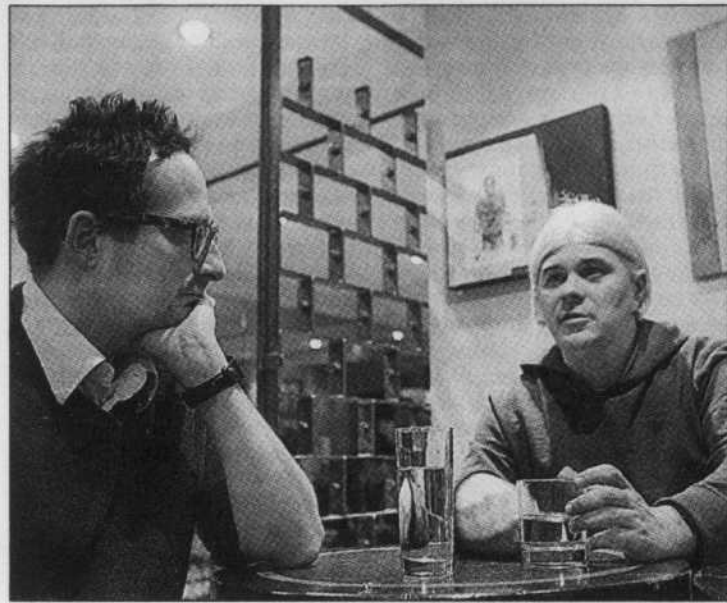
désert. Mais il y a également des portes ordinaires. Et surtout des personnages que l'on serait tenté de définir par leur fausse naïveté. Qui gèrent mal l'érotisme, disons. La "nuit arabe", c'est la nuit la plus chaude de l'année, et comme ça fait aussi référence aux Mille et une nuits, c'est évident que tout peut arriver puisque l'érotisme ouvre les portes sur l'étrange...»

Bon: après Jérôme Bosch, Labiche et les Mille et une nuits, voilà qu'on s'apprête à verser aussi dans Bukowski. Mieux vaut s'arrêter ici...

Le Devoir

NUIT ARABE

De Roland Schimmelpfennig. Mise en scène: Theodor Cristian Popescu. À l'affiche au Théâtre de Quat'Sous jusqu'au 25 février. Rens.: 514 845-7277.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le dramaturge allemand Roland Schimmelpfennig en compagnie du metteur en scène Theodor Cristian Popescu

Centre national des arts
THÉÂTRE FRANÇAIS
06/07
En exclusivité nord-américaine au CNA

«Vertigineuse partition musicale, interprétée par trois acteurs et un DJ... Une production ébouriffante d'intelligence... Obus qui percutent l'histoire contemporaine et ses abus.»
Sabrina Weldman, mouvement.net

«C'est du théâtre qui dégoupille! Entre théâtre et concert techno... Un concentré de vie, une bouffée d'air frais qui fouette l'esprit.»
Gwénola David, La Terrasse

Vidéo le clip
www.nac-cna.ca

OXYGÈNE

Texte Ivan Viripaev Mise en scène Galin Stoev

Traduit du russe par Elisa Gravelot, Tania Moguilevskaia, Gilles Morel / Musique originale Gilles Collard / Avec Céline Bolomey, Gilles Collard, Stéphane Oertli, Antoine Oppenheim / Une production de la Cie Fraction Bruxelles

Du 31 janvier au 3 février à 20 h
Centre national des Arts, 53, rue Elgin, Ottawa

Renseignements : 1 866 850-2787 Billets : Ticketmaster (613) 755-1111 www.nac-cna.ca
Tarifs de groupe et forfaits : (613) 947-7000, poste 384 (grp@nac-cna.ca)

Centre national des arts
NATIONAL ARTS CENTRE

ticketmaster
613-755-1111

90.7
PREMIÈRE CHAÎNE

e. Vivre.

de Brigitte Haentjens d'après Virginia Woolf
avec Céline Bonnier,
Marie-Claude Langlois
et Sébastien Ricard

«JE PERSISTE À CROIRE QUE L'APTITUDE À RECEVOIR DES CHOC EST CE QUI FAIT DE MOI UN ÉCRIVAIN»
VIRGINIA WOOLF, *Instants de vie*.

SUPPLÉMENTAIRES
du 6 au 10 février

UNE CRÉATION DE SIBYLLINES EN COPRODUCTION AVEC L'USINE C
DU 23 JANVIER AU 3 FÉVRIER 2007
BILLETTERIE USINE C: 514 521.4493
1345, AVENUE LALONDE

SIBYLLINES THÉÂTRE DE CRÉATION

USINE C
CENTRE DE CRÉATION ET DE DIFFUSION (PÉRIODIQUES)

PHOTOGRAPHIE: ANGELO BARSETTI / DESIGN: T. GONÉ

DU VENT ENTRE

Création THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
Texte EMMANUELLE JIMENEZ
Mise en scène MARTIN FAUCHER

LES DENTS

Avec JULIE MCCLEMENS, HÉLÈNE MERCIER,
MACHA LIMONCHIK, MURIEL DUTIL, ÉMILIE
BIBEAU, JEAN MAHEUX, GARY BOUDREAULT
et OLIVIER MORIN.

DU 16 JAN. AU 10 FÉV. 2007
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI 514 282 3900
3900 rue Saint-Denis, Montréal (Métro Sherbrooke)
WWW.THEATREDAUJOURDHUI.QC.CA

Hydro Québec LE DEVOIR

CULTURE

DANSE

HAENTJENS

SUITE DE LA PAGE E 1

Et comment tout cela s'est-il lié, a-t-il pris forme? Comment le «portrait psychique» dont vous parliez au début s'est-il peu à peu affirmé?

«Peu à peu, justement. C'est un portrait "psychique" parce qu'il est construit comme l'esprit fonctionne, par petites touches parfois sans lien apparent. C'est une forme éclatée, inusitée, oui, parce qu'elle se construit à mesure: mais c'est une aventure absolument passionnante! En sélectionnant des extraits du Journal ou d'Orlando et en les travaillant en répétition, j'ai tenté de saisir comment l'œuvre jaillit du quotidien se mêlant à la fiction. C'est bien sûr un quotidien filtré, transformé par l'écrivain; un quotidien poétique, je dirais. Qui a peu de rapport avec la surface des choses, plutôt avec leur vérité profonde. C'est ce que j'aime d'ailleurs chez Virginia Woolf: à quel point elle sait nous surprendre en allant toujours en profondeur et en s'attachant peu à la réalité de surface...»

Brigitte Haentjens dira aussi à quel point elle aime travailler de cette façon, dans la confiance totale avec les interprètes du spectacle. «Je suis privilégiée de pouvoir travailler dans l'abandon total avec Céline: nous en sommes déjà à notre cinquième collaboration. Notre complicité est telle que l'écriture du spectacle s'est faite sur le plateau, en la ciselant presque phrase par phrase, au fil des répétitions: dans ce spectacle, tout s'est écrit en même temps. C'est très exigeant de travailler de cette façon, mais vous devinez à peine à quel point cela peut être excitant!»

Facile de vérifier: suffit de passer à l'Usine C. Et le plus tôt possible si vous ne souhaitez pas vous faire passer un Forêt entre les dents...

Le Devoir

VIVRE

De Brigitte Haentjens, d'après l'œuvre de Virginia Woolf. Dans la mise en scène de Brigitte Haentjens. À l'Usine C jusqu'au 3 février.

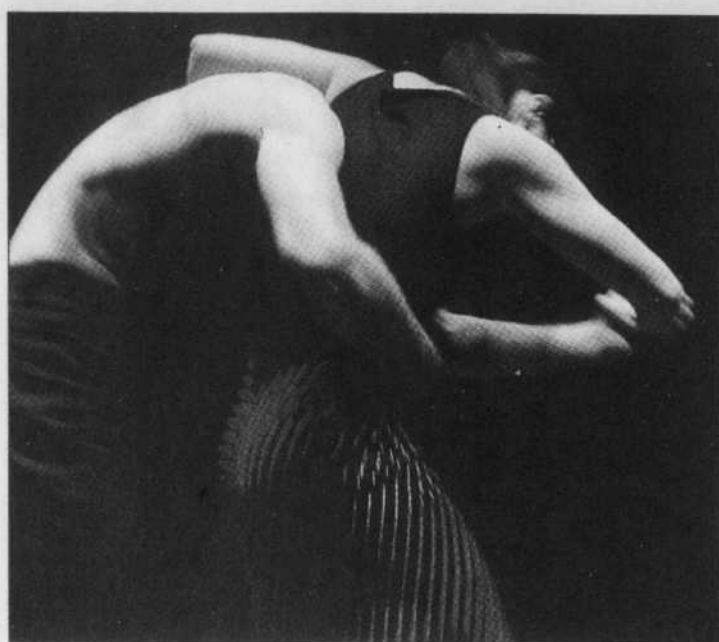
Quatre créations, un levier de développement

FRÉDÉRIQUE DOYON

Ce qui a débuté comme une aventure ponctuelle pourrait bien devenir un rendez-vous consacré. Éprouvé en 2002 par un groupe de diffuseurs québécois et français, le spectacle-concept *Puzzle Danse*, qui jumelle deux chorégraphes français et deux chorégraphes québécois, revient à la vie avec une nouvelle équipe artistique et un réseau de diffusion élargi, grâce à *La Danse sur les routes du Québec*. Pour une alliance de choc entre création et diffusion...

D'abord, la petite histoire. Il y a cinq ans, l'Agora de la danse acceptait de piloter le projet de partenariat et d'échange avec le Groupe des 20, un influent réseau de diffuseurs de la région Rhône-Alpes qui menait déjà son *Puzzle Danse* sur le territoire français. Tous les intervenants sont ressortis grands de ce premier *Puzzle Danse* transatlantique: les publics, les artistes, mais aussi les diffuseurs, comme l'Agora, qui y ont vu l'occasion d'amener la danse au plus grand nombre.

«On avait envie de voir comment pousser l'expérience plus loin», indique la directrice du théâtre spécialisé de l'Agora, Francine Bernier, qui pilote le volet québécois du projet. Cette seconde mouture réunira des duos de Ginette Laurin, Estelle Clareton (pour le Québec), Jean-Claude Gallotta et Isira Makuloluwe (pour la France) sur le thème du départ. «On voulait qu'il y ait un genre de parrainage et qu'ils [les



CHRISTINE CÔTÉ

Puzzle Danse réunira des duos de Ginette Laurin, Estelle Clareton (pour le Québec), Jean-Claude Gallotta et Isira Makuloluwe (pour la France) sur le thème du départ.

chorégraphes] soient partie prenante sur le plan artistique», explique Mme Bernier. Les aînés Laurin et Gallotta ont ainsi désigné les deux autres chorégraphes qui ajouteraient leur pièce au casse-tête.

«Ça été chouette de retrouver Ginette [Laurin] dans ce contexte», confie Estelle Clareton, qui a longtemps dansé pour la compagnie O Vertigo et poursuit ici sa série sur les pulsions et la vengeance avec

Delta Furie 4/24, récit d'une rupture amoureuse. «Elle a vu ma pièce, j'ai vu la sienne, elle m'a donné des conseils. Ces projets-là sont trop rares. Il n'y a aucun lieu de passage pour les chorégraphes, où on peut être en rapport artistiquement avec les gens d'autres générations.» Les quatre artistes se sont retrouvés le temps d'une résidence d'une semaine afin d'échanger et d'articuler leurs duos dans le bon ordre.

on croit profondément qu'il faut développer des institutions pour la danse, qui desservent l'ensemble de la communauté. Le réseau *La Danse sur les routes* fait cela. Et ce n'est pas à l'Agora de faire ce travail.»

Avec l'expertise de la troupe Montréal Danse, la DSRQ a mis sur pied une tournée majeure, beaucoup plus élaborée que celle de 2002. «Comme il y a 15 représentations, on constate une mobilisation des diffuseurs dans le projet; ça permet une campagne de promotion nationale, souligne Paule Beaudry, directrice générale de *La Danse sur les routes* du Québec. On multiplie la capacité de faire parler de la danse en utilisant les forces d'autres réseaux, comme ROSEQ et Réseau Scènes.»

Le projet crée une telle synergie que les protagonistes songent à rééditer la formule «toute québécoise» de *Puzzle Danse*, avance Mme Bernier, avec un peu plus de souplesse et de place faite aux créateurs. «C'est vraiment un levier de développement pour la danse, renchérit Mme Beaudry. Ça fait connaître des interprètes et des chorégraphes.»

Le Devoir

PUZZLE DANSE

Du 31 janvier au 3 février à l'Agora de la danse, et sur les routes du Québec jusqu'au 24 février (www.ladansesurlesroutes.com/puzzle_danse.htm)

De l'encre à la chair

Le dessin inspire le solo *Brutalis* de la Belge Karine Ponties

FRÉDÉRIQUE DOYON

Elle invente des univers délicieusement absurdes, à l'humour amer, et où la danse se marie toujours à d'autres formes. C'est avec

bonheur qu'on retrouve la chorégraphe belge Karine Ponties, le temps d'un solo, *Brutalis*.

Elle est connue ici pour ses pièces de groupe comme le délicat *Brucelles* de sa compagnie Dame de Pic ou le désopilant *Desirabilis*, créé pour la compagnie Montréal Danse. Mais il faut savoir que la chorégraphe a commencé sa carrière par le solo auquel elle revient volontiers, aller-retour essentiel à son parcours.

«C'est un échange qui me semble assez important, de passer du groupe au solo, confie-t-elle au Devoir. C'est une forme par laquelle je trouve essentiel de passer quand on travaille aussi en groupe, parce qu'on a besoin de digérer et de prendre distance. C'est une façon d'être plus exigeant avec soi-même pour ne pas l'être trop avec les autres.»

Présenté une centaine de fois, le solo *Dame de Pic* a lancé sa carrière, puis donné un nom à sa compagnie. *Brutalis* remonte à 2002 et s'enracine dans la fascination de la chorégraphe pour le dessin du bédéiste Thierry Van Hasselt, plus particulièrement pour le livre *Gloria Lopez*. Cette collaboration a aussi donné lieu à un petit livre de dessins, puis à un film d'animation.

«Il se trouvait que son dessin avait énormément de mouvement, surtout dans le personnage principal de Gloria, répété plusieurs fois, mais à chaque fois dans un état différent, à cause de l'encre qui modifiait son émotion», raconte la chorégraphe. Elle a voulu saisir cette transformation qu'opère le dessin, de l'encre à la chair, «trouver un rapport entre la fixité de la matière brute [d'où «Bru-

talys"] et la réalité vivante du corps». L'essence de la technique de Thierry Van Hasselt l'a inspirée: des transparents remplis d'encre de gravure, recouverts d'un acide qui «mange la matière, la dissout et l'absorbe, donc il doit lutter pour pouvoir inscrire son dessin».

Ce jeu d'accumulation et de disparition, d'ajout et de retrait est présent dans la pièce à travers la lumière, que la danseuse manipule souvent elle-même, élément clé de la pièce. «C'est presque de la sculpture de lumière», dit-elle.

En début de processus, l'artiste a passé plusieurs jours à jouer le modèle avec son dessinateur. «Les poses duraient quatre heures, ce qui était énorme pour mon corps, qui se rigidifiait. Après ça j'étais incapable de bouger. Je pense que cela a donné le rythme du spectacle, qui

est assez lent.» Une humeur qui tranche avec la vitalité des pièces vues précédemment.

Le tête-à-tête a cédé la place à un travail de collaboration avec les scénographes (Eric Domeneghetti, Wilfrid Roche et Thierry Van Hasselt), la conceptrice de lumière Florence Richard et les compositeurs Jan Kujken et Dominique Pauwels, presque tous comparses de longue date de Karine Ponties. «C'est tellement un travail d'équipe qu'on ne sait plus trop qui a fait quoi; mon corps, c'était une matière en plus de tout le reste.»

Le Devoir

BRUTALIS

Un solo de Karine Ponties du 1^{er} au 4 février à Tangente

DanseCité 25 ans la trace des créateurs

Les événements de la pleine lune

TREIZE LUNES

Improvisation musique-danse

CONCEPTION Louise Bédard, Antoine Berthiaume, Jean Derome, Daniel Soulières
DANSE Louise Bédard, Marc Bolvin, Nicolas Fillon, Élinor Fueter ou Maya Ostrofsky,
Andrew de Lotbinière Harwood, Emmanuel Jouthe, Geneviève La, Daniel Soulières, Jonathan Turcotte, Catherine Viau MUSIQUE l'Ensemble SuperMusique :
Mélodie Auclair violoncelle, Antoine Berthiaume guitare électrique, Michel F. Côté
percussions, électronique, Jean Derome flûte, saxophones, appeaux, Joane Hétu
saxophone alto, voix, Philippe Lauzier saxophone, clarinette, Pierre-Yves Martel
contrebasse, Jean René alto, Danielle P. Roger percussions, Nemo Venba trompette
CONCEPTION DES ÉCLAIRAGES Lucie Bazzo CONCEPTION DES COSTUMES Jasmine Catudal

DU 31 JANVIER AU 3 FÉVRIER 2007, 20H30

Studio Hydro-Québec du Monument-National
1182, boul. St-Laurent, St-Laurent Rés.: 514 871-2224
RENCONTRE AVEC LES ARTISTES Jeudi 1^{er} février

Conseil des Arts du Canada, Conseil des arts et des lettres du Québec, 50

Danse contemporaine

Tangente

www.tangente.qc.ca
840 Chénier Sherbrooke

Brutalis
Karine Ponties

1, 2, 3 février 2007 à 20h30 et 4 février 2007 à 16h
Billetterie: 514 525 1500

le groupe de **la veillee**

présente

Antilopes

SUPPLÉMENTAIRE DIM. 4 FÉV. À 15 H COMPLET 25-26-27 JANVIER ET 8 FÉVRIER

D'HENNING MANKELL

16 janvier au 10 février 20 h

Une performance admirable, un affrontement torride [...] Gabriel Arcand et Danielle Lépine s'entredéchirent avec cynisme devant leur remplaçant, rôle joué par Paul Doucet [...] Un morceau choisi qui vaut le déplacement! À voir!
Francine Grimaldi, Radio-Canada

C'est magnifique! Un texte magnifique, cynique, terrifiant... Allez-y, Mankell, un homme peu banal!
Hélène Padneault, TéléQuébec

Portrait caustique d'un couple de coopérants. La mise en scène propulse la détresse des personnages qui se sont faits prisonniers de l'Afrique. Et Mankell nous entraîne dans un voyage loin d'un exotisme à la National Geographic.
Sylvio St-Jacques, La Presse

Une écriture dramatique étonnante. Serrée, nerveuse. Personnages étranges aussi [...] Détruits, Brisés ou peut-être inversés, éteints par l'Afrique [...] Singulière parole théâtrale dont on souhaite le plus tôt découvrir d'autres incarnations.
Michel Bélaie, Le Devoir

Comédiens extraordinaires, scénographie super réussie, musique qui entoure tout ça [...] il faut courir aller voir cette pièce, c'est un beau, beau moment théâtral
Marie-Anne Poggi, Radio Ville Marie

Mise en scène **Carmen Jolin**
Avec **Gabriel Arcand, Danielle Lépine, Paul Doucet**
Traducteur **Gabrielle Rozsaffy** avec la collaboration de **Bernard Chartreux**
Concepteurs **Jean-François Labbé, Marie-Michèle Mailloux, Euterke**

ON JOUE AU [PROSPERO]

1811, rue Ontario est billetterie 514 526 6502 admission 514 790 1245 www.laveillee.qc.ca

Conseil des Arts du Québec, Conseil des arts et des lettres du Québec, 50

PUZZLE DANSE FRANCE/QUÉBEC

4 CHORÉGRAPHES - 4 DUOS - 4 UNIVERS

31 JANVIER AU 3 FÉVRIER 07_20 H

QUÉBEC > GINETTE LAURIN + ESTELLE CLARETON
FRANCE > JEAN-CLAUDE GALLOTTA + ISIRA MAKULOLUWE

EN TOURNÉE EN FÉVRIER

4	SAINTE-GENEVIÈVE	514 626.1616
6	SHERBROOKE	819 822.9692
8.9.10	OTTAWA	613 755.1111
12	QUÉBEC	418 643.8131
16	BIC	418 736.4141
18	SEPT-ÎLES	418 962.0100
20	BAIE-COMEAU	418 295.2000
23	SAINTE-THÉRÈSE	450 434.4006
24	TERREBONNE	450 492.4777

LE DEVOIR

PHOTO CHRISTINE CÔTÉ

Québec, Rhône-Alpes

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514 525.1500
ADMISSION 514 790.1245

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Cinq compositions majeures de la décennie

CHRISTOPHE HUSS

Au cours des dernières semaines, dans un bref tour d'horizon sur la scène de la musique contemporaine et ses perspectives, nous parlions, pour reprendre les mots du chef d'orchestre Stéphane Denève, de cette «musique moderne, nouvelle et excitante, qui provoque des réactions normales et musicales», une musique qui pourrait amener le public à être plus stimulé de découvrir une nouvelle œuvre que d'entendre une symphonie de Beethoven pour la énième fois.

Voici quelques pistes que vous pouvez suivre dans ce cadre. Il s'agit d'un choix — très subjectif évidemment — de partitions, toutes créées dans les dernières années.

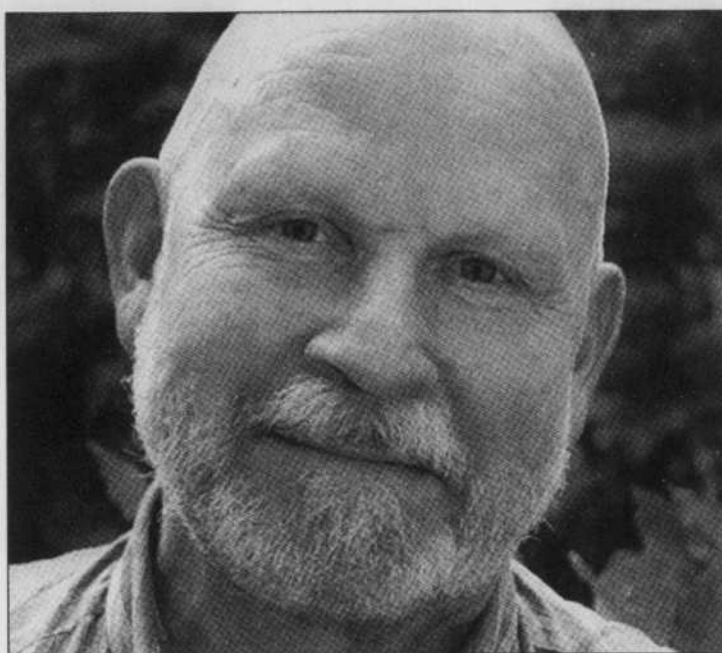
Peteris Vasks: *Symphonie n° 3* (2004-05). En cherchant à répondre à la question «De quel compositeur êtes-vous le plus impatient de découvrir une nouvelle œuvre?», j'ai placé le Letton Peteris Vasks parmi les cinq premiers de ma liste. Sa récente 3^e Symphonie est, selon ses propres dires, «un combat entre les ténèbres et la lumière». D'un seul tenant, d'une durée de 40 minutes, cette œuvre, dans laquelle cataclysmes, tensions et répit s'imbriquent organiquement, ne vous lâche jamais. Le rapport de Vasks à Chostakovitch est limpide et aussi évident que celui de Chostakovitch à Mahler. L'œuvre symphonique du premier n'existerait sans doute pas sous cette forme sans le second, mais le langage est indubitablement personnel. Enregistrement: John Storgards et l'Orchestre de Tampere (Ondine ODE1086-5).

Jennifer Higdon: *Blue Cathedral* (1999). La compositrice américaine Jennifer Higdon, née en 1962, est depuis quelques années l'une des créatrices les plus programmées en Amérique du Nord. Son œuvre la plus connue, *Blue Cathedral*, a été jouée dix-neuf fois sur le continent pendant la saison 2005-06 et, au palmarès de la programmation en concert des compositeurs américains vivants, Hig-

don devance aujourd'hui John Corigliano, John Williams ou John Harbison! *Blue Cathedral*, qui se veut un voyage solitaire dans une cathédrale de verre, est une partition marquée par une grande maîtrise de l'orchestre et un continuum très maîtrisé — dans un idiome «post-Copland» assez conservateur toutefois. À noter, sur le disque recommandé, la présence de *Rainbow Body* de Christopher Theofanidis, envoûtante et magistrale œuvre hymnique. Nous sommes tout aussi curieux de suivre ce compositeur-là, même s'il n'a pas encore la renommée de Higdon. Enregistrement: Robert Spano et l'Orchestre symphonique d'Atlanta (Telarc SACD 60596).

Marc-André Dalbavie: *Color* (2001). Voici une autre recherche de couleurs sonores, mais «à la française», par l'un des compositeurs majeurs qui accomplissent la mutation de l'école spectrale (grosso modo: une «exploration des sons») en lui adjoignant, en filigrane, une éloquence dramatique. Le processus créateur de Dalbavie s'inscrit d'ailleurs de plus en plus dans cette direction, entérinée par *Color*, ce qui fait de lui un compositeur recherché par les grands orchestres internationaux, dont le Philharmonique de Berlin, qui a créé une de ses œuvres en octobre 2006. Enregistrement: Christoph Eschenbach et l'Orchestre de Paris (Naïve MO 782162).

Poul Ruders: *The Handmaid's Tale* (opéra, 2000). Une fascinante et implacable adaptation lyrique de l'œuvre du même nom de Margaret Atwood (*La Servante écarlate* en français) par le plus doué des compositeurs danois, un maître de l'orchestre et du suspense. Oui, l'opéra après Wozzeck existe, et celui-ci vaut l'effort de l'écouter, même si un DVD de la création à Copenhague lui aurait rendu encore plus justice. *The Handmaid's Tale* est ici chantée en danois, mais Ruders et son librettiste ont écrit en même temps une version anglaise, présentée à Toronto en 2004. Enregistrement: Michael Schonwandt



C. PETERS / SCHOTT MUSIC

Le compositeur Peteris Vasks

et l'Opéra royal du Danemark (Da Capo 8.224165-66).

Luciano Berio: *Stanze* (2003). La dernière partition du très grand compositeur italien, créée de manière posthume en janvier 2004, pour baryton, chœur d'hommes et orchestre sur des textes de cinq poètes, est un pur chef-d'œuvre. Le thème est celui de la mort, sous cinq visages. Berio précisait que «l'idée de Dieu est présente en diverses situations». Avec *Stanze*, Berio rejoint le Schoenberg du *Survivant de Varsovie* et le Britten du *War Requiem* dans la puissance expressive de la musique face aux pulsions destructrices et à la mort. Enregistrement: Dietrich Henschel, Christoph Eschenbach et l'Orchestre de Paris (Ondine ODE 1059-2).

Evidemment, on ne peut résumer le bouillonnement de la création musicale à cela. Les mélomanes intéressés pourront suivre les noms de Thierry Escaich, Nicolas Bacri et Guillaume Connesson en France, ou Aulis Sallinen, Einojuhani Rautavaara et Kalevi Aho en Finlande.

Et si vous voulez passer de

cinq à dix œuvres créées ces dix dernières années, essayez l'opéra *Le Palais de Sallinen* en DVD chez Arthaus, le Trio d'Olivier Greif publié par Harmonia Mundi, la nouvelle version, chez Naxos, de la 7^e Symphonie, «Les Portes de Jérusalem», de Penderecki, le *Concerto pour clarinette* de Magnus Lindberg (Ondine) et la musique de chambre de Richard Dubugnon rassemblée sur un disque Naxos. Il ne nous reste plus qu'à vous souhaiter une bonne découverte de ces terres inconnues...

Collaborateur du Devoir

EXPOSITIONS

L'écume des jours

CLAIRE SAVOIE

05.02.2006-05.02.2007
(dates-videos)
Chez Vox, jusqu'au 3 mars

RENÉ VIAU

Au départ, le dispositif est simple. Les questions qu'il soulève le sont moins. Durant un an, Claire Savoie s'est astreinte à tenir son journal. Non pas un journal style «Bridget Jones», mais bien un journal vidéo au quotidien. Déroulant au «je» son autochronique visuelle, Claire Savoie se situe dans un registre lancinant et non spectaculaire où tout effet «zapping» est exclu. Une case, un écran.

L'installation juxtapose autant de petites cases en bois toutes pareilles. On pense à une bibliothèque. Cette théâtralité minimaliste renvoie d'abord à une mise en coupe du temps. On s'assoit devant chaque isolot où est installé un petit écran. Différentes d'une case à l'autre, les images sur l'écran s'associent à une journée. Il y a en tout une quarantaine de cases censées représenter l'année 2006. Aux images sont intercalés des textes provenant des médias ou des phrases écrites par l'artiste, le plus souvent banales ou du style «Je te dis que je suis incapable de faire de la peinture». Ils défilent en bandes horizontales sous la date du jour d'enregistrement. Ce sont parfois des citations «philosophiques»: «On ne peut entrer deux fois dans le même fleuve» (Héraclite). D'autres phrases font référence à l'actualité, comme la fusillade de Dawson.

Le texte est apposé comme en sous-titre en se déroulant devant un décor quotidien: couloirs anonymes de l'appartement, table de travail ou à manger, canapé de salon. Ici, la principale intéressée demeure à peine visible. On voit par-

fois son chat... Avec leurs différents registres, les récits brouillent les pistes. Une bande-son impose un effet dissonant en se confondant avec les bruits ambiants. D'un écran à l'autre, une même phrase écrite revient sans cesse. C'est une référence aux œuvres d'art conceptuel d'On Kawara où on lit: «Ce matin je me suis levée à 6 heures 58.» Bien sûr, l'heure varie d'un jour à l'autre. Dans chaque bande, le montage en continu crée un effet troublant. Et rien de l'intimité de la diariste ne nous est livré.

Chaque jour dans chacun des isolots, ce qui se passe sur l'écran joue en fait le rôle d'un chapitre au sein de cette chronique annuelle faite de toutes ces linéarités se déployant en parallèle comme autant de contrepoints. Si le temps qui passe appose ses marques, ce ne sont pas des moments précis qui sont fixés mais des instants inexorablement perdus. L'effet procède par strates et par chevauchements. Les impressions de cohésion et de rupture se combattent. Si nous sommes devant de simples miroirs, alors ces miroirs réfléchissent quoi au juste? Chaque jour apparaît semblable et pourtant différent. Ici se joue ce que les Anglo-Saxons appellent un *double-bind*. Nous sommes deux fois piégés. L'ensemble de l'installation s'affiche comme valant une possibilité de figer et de maîtriser le flux. Pourtant, cette temporalité nous échappe à travers les fragments fugitifs livrés sur chaque écran. On a un peu l'impression de surfer sur l'écume des jours. Misant sur l'obsession, l'accumulation de toutes les «couches» de ce journal vidéo nous communique un vertige kaléidoscopique. Par sa polyphonie dérangement, l'installation de Claire Savoie mérite bien, comme on dit, le détour.

Collaborateur du Devoir

La SMCQ et l'UdeM présentent :

Hommage à Steve REICH

deux concerts à ne pas manquer !



SMCQ
Société de musique contemporaine du Québec
Walter Doudreau, directeur artistique

Steve Reich: géant du minimalisme
Mardi / 30 janvier / 20 h / Spectrum

Au programme : Reich, Music for Mallet Instruments, Voices and Organ ; Electric Counterpoint ; Sextet ; Drumming.

Université de Montréal

Music for 18 Musicians

Mardi / 6 février / 20 h / Salle Claude-Champagne

Au programme: Reich, Music for Pieces of Wood, New-York Counterpoint, Nagoya Marimbas, Music for 18 Musicians.

Atelier de percussion de l'Université de Montréal, sous la direction de Julien Grégoire et Robert Leroux

Un voyage au cœur du rythme. Mettez vos souliers de danse !

Ticket Pro : 514 908-9090 ou 866 908-9090 | SMCQ 514 843-9305 # 301 | www.smcq.qc.ca

ADMISSION : 514 790-1245 | UdeM : 514 343-6427 | www.percumontreal.org | www.musique.umontreal.ca

Partenaires: LE DEVOIR

Dansez

SANS ABANDONNER VOS ÉTUDES !

PROGRAMME DANSE-ÉTUDES EN BALLET CLASSIQUE EN PARTENARIAT AVEC

Niveaux secondaires I à V

Collège de Montréal
École secondaire Édouard-Montpetit

Niveau collégial

Collège de Maisonneuve
Collège Dawson

Auditions 2007

3 février, 15h00 (secondaires I à V)
10 février, 15h00 (collégial)

RENSEIGNEMENTS (514) 285-2157



Ballet Divertimento
École • Centre chorégraphique

3505, rue Durocher (angle Milton)
Métro Place des Arts
www.balletdivertimento.com

Cours de ballet, jazz, moderne, flamenco, hip hop également offerts aux enfants et adultes



[bjm_danse]

LES BALLETS DE JAZZ DE MONTRÉAL

en collaboration avec



LES ARTS
Financière
Sun Life

Premières nord-américaines
Mapa et Les Chambres des Jacques

[bjm_danse] Les Ballets Jazz de Montréal soulignent leur 35^e anniversaire ! D'abord, Mapa, de Rodrigo Pedreira, chorégraphe de la troupe turksilienne Grupo Corpo. Treize artistes sur scène dans une œuvre fulgurante sur la musique tribale et la danse populaire de Marco Antonio Pera Arango. Ensuite, Les Chambres des Jacques, signée Azure Barton actuellement en résidence au Baryshnikov Arts Center de New York. Sur un ton mélancolique, mi-désolée et à une cadence parfois à couper le souffle, une œuvre intimiste aux rythmes autotextuels de Vividli à Vignatelli.

Théâtre Maisonneuve Place des Arts
514 842-2112 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790-1245

Hydro Québec présente

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE

8^e édition

DU 22-FÉVRIER AU 4 MARS 2007

22-23-24
FÉVRIER 20 H
THÉÂTRE MAISONNEUVE
Place des Arts

Voix d'Amérique spoken word

Les musiciens du texte

Samedi 3 février – 20h30 – 15\$
«J'entends des voix»
de Martin Tétreault

Remix des voix de nos poètes, archives sonores et musiques trafiquées + le verbe impertinent du groupe Gafineau

Mardi 6 février – 20h30 – 15\$

Yé-Yi-You-Ya

Frank Martel + l'Quest céleste présente son album

Vache qui veut vole

Bernard Falaise se livre en chanson (oui oui!) sans pour autant quitter sa guitare!

Billets: Casa del Popolo (4873, boul Saint-Laurent)
+ durant le FVA à La Sala Rossa

La Sala Rossa
4848, boul Saint-Laurent

www.fva.ca info 514-495-1515
LE DEVOIR

CULTURE

DE VISU

La gravure dans tous ses états

IMPRESSIONS
SUR L'HUMAIN

La collection d'estampes Freda et Irwin Browns
Musée des beaux-arts
de Montréal
Jusqu'au 22 avril

RENÉ VIAU

Freda et Irwin Browns ont l'estampe dans la peau et le font savoir haut et fort. «Ma femme et moi avons commencé notre collec-

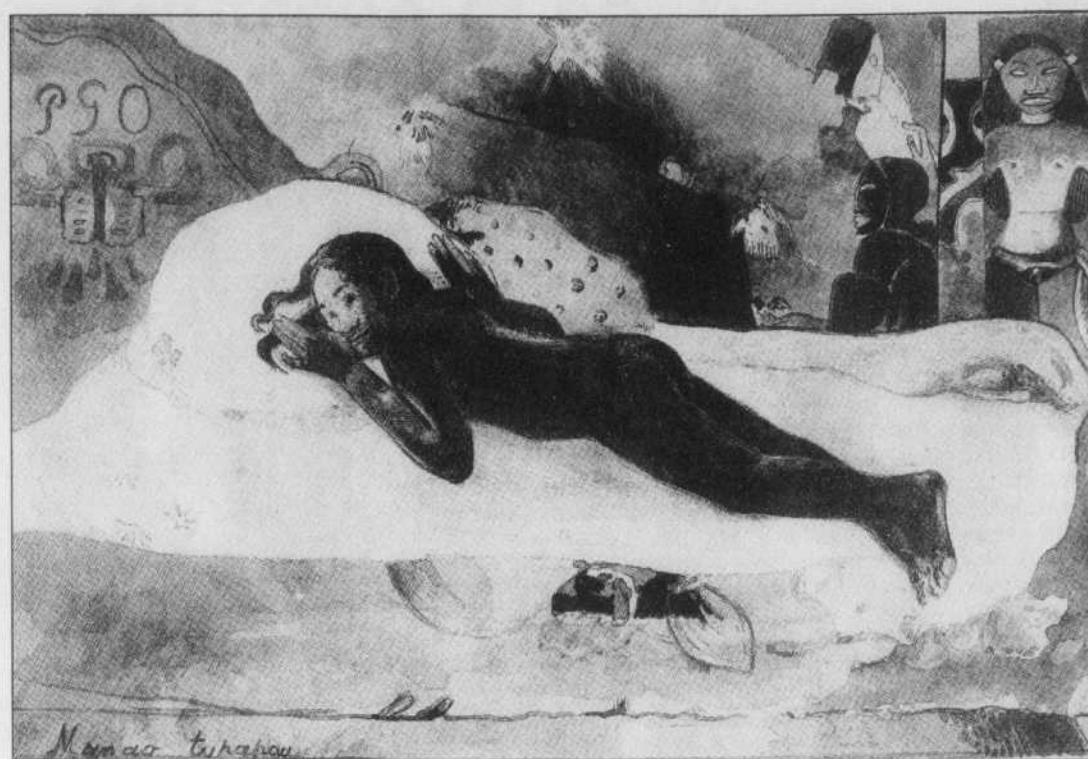
tion en 1961, l'année de notre mariage, se souvient Irwin Browns. En 1972, nous avons découvert que l'art, au-dessus de nos moyens sous forme de tableaux, était abordable sur papier sous formes d'estampes.» Braque, Dürer, Daumier, Degas, Toulouse-Lautrec, Matisse, Munch, Kollwitz, Rouault... Pour la première fois, 130 de leurs précieuses gravures sont présentées au public.

«Nous avons décidé de faire l'acquisition d'une œuvre de chaque artiste que nous aimions et qui re-

présenterait ce que nous estimions être la meilleure production d'un artiste à chaque époque.» Ici, certains artistes font exception, dont Rembrandt, avec une trentaine de gravures, et Picasso. Le volet principal de cette collection si patiemment enrichie se place sous l'égide de cette gigantesque scène de ménage qu'est l'art de Picasso — ses différentes périodes et surtout ses femmes en neuf planches. «Notre collection, résume Irwin Browns, se concentre en particulier sur le thème de femmes aimées, admirées ou adorées par les artistes.» Dépassant et transcendant cet axe, la collection se recentre en même temps sur le geste même de graver, de creuser et de distribuer les pouvoirs du noir et blanc. Autour de la somptueuse dramaturgie visuelle de Rembrandt, dont la gloire de graveur n'a jamais décliné, c'est aussi la matérialité du support de l'image multipliée qui est explorée. L'exposition nous donne à voir la magie de cette forme d'expression.

Les baigneuses

Dès l'entrée, ces *Trois saintes femmes auréolées* de Bellange (1610) donnent le ton. À ces extatiques vestales font pendant les *Quatre sorcières* de Dürer (1497). On passe du sabbat à la bacchante avec *Loth enivré par ses deux filles* (1530) de Lucas van Leyden. Saisis par la subtilité et la fragilité du papier, ces figures et ces portraits apparaissent parfois comme des rencontres inéluctables. On y retrouve alors cet ingrédient indispensable: le désir. Ces femmes se font parfois épouse et modèle, chez Rembrandt et Saskia (1636), putains chez Lautrec ou Otto Dix, maîtresses, amantes. Dans le baiser fusionnel de Munch, les visages des protagonistes ne font qu'un. Chez Gauguin, une Ève polynésienne offre de dos sa nudité à un rassemblement d'idoles qui la veillent. À cette pose fait écho la cambrure d'un dos dont la blancheur illumine les motifs du couvre-lit chez Vallotton. Aux nus voluptueux et aux modèles succèdent les portraits. Plénitude chez Matisse. Larmes chez Beckmann. Rides et sagesse chez Kate Kollwitz. Par-delà les décennies, la *Femme nue debout à sa toilette* de Degas (1891), une planche rare, semble échanger ses méditations avec la silhouette de jeune femme perdue dans ses pensées de Bonnard, dans *Le Bain* (1925), accrochée à côté. Ces multiples figures de la baigneuse créent un axe de correspondance et de dialogue entre des gravures,



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Chez Gauguin, une Ève polynésienne offre de dos sa nudité à un rassemblement d'idoles qui la veillent.

entre des artistes de styles et de périodes disparates.

Contrairement à ce que l'on voit d'habitude, ces estampes ne sont pas groupées par école, par chronologie, par mouvement, par foyer géographique. L'accrochage nous fait passer d'une estampe à l'autre d'une façon vivante tant la composition de la collection permet des rapprochements aussi libres que fluides. Le thème de la femme à la fenêtre fait ainsi rejoindre des climats. Celui de l'espoir et de l'attente avec Signac dans *Dimanche parisien* (1888). Celui de l'intimité chez Edward Hopper. Dans *Vent du soir* (1921) un souffle anime les voilages et effleure la nudité d'une jeune femme. Une cigarette grillée fait le lien entre Lucian Freud et une scène des années 30 d'Edmund Blampied. C'est un chapeau haut de forme qui nous conduit de l'atmosphère si timide et guindée du *Premier rendez-vous* de Daumier (1843) à la valse emportée entre la Goulue et Valentin qu'anime Toulouse-Lautrec (1894). Un parapluie permet la juxtaposition du *Nu au parapluie* de Forain (1876) à la *Femme au parapluie* de Bonnard (1894). Ce parapluie, on le retrouve derrière une presse dans *Atelier René Tazé* (1992) de Desmazières. Les architectures fantastiques de ce dernier voisinent à trois siècles d'écart avec les

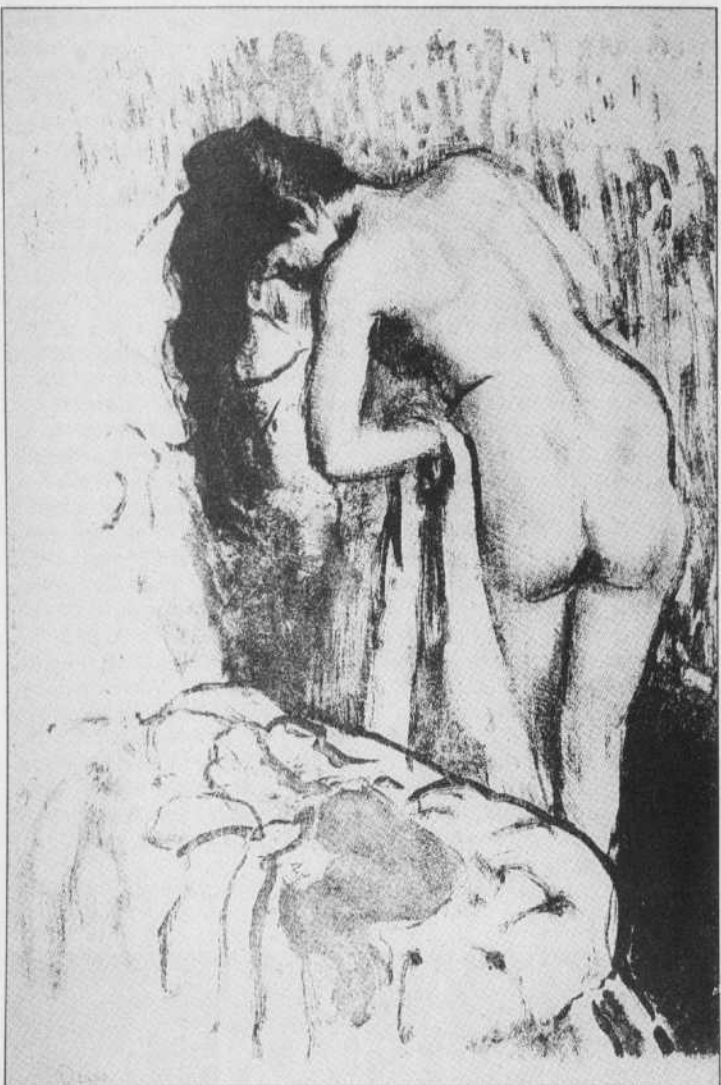
ruines d'une accablante grandeur du Piranèse.

Rembrandt graveur

Comprenant le célèbre Faust, des images de Saskia, dont une très rare, les planches de Rembrandt témoignent de la profondeur de son imagination et de son génie. En accord avec le thème de l'exposition, elles nous interpellent sur «ce que signifie être humain». À la suite époustouflante des autoportraits de Rembrandt, l'accrochage associe Whistler, si ébloui de la maîtrise qu'avait Rembrandt des potentialités de l'eau-forte. Comme Rembrandt, Whistler travaille en traits hachurés. Malgré une admiration paralysante pour les autoportraits de Rembrandt, il recourt à certains de leurs procédés. Dans son autoportrait, Whistler, à l'exemple de Rembrandt, éclaire d'une mèche blanche l'encre sombre de sa chevelure. À leur tour, les autoportraits de Whistler font école dans le cercle de ses admirateurs. Tel un clin d'œil à cette filiation, l'étincelle de cette mèche blanche se retrouve dans les portraits de Whistler par Menpes ou Way. «Nous préférons les petits formats parce que notre maison est petite. Nous avons accroché la majorité des œuvres acquises afin que nous puissions baigner dans leur présence, les contempler tous les jours et profiter du plaisir qu'elles nous procurent.» Pour Freda et Irwin Browns, aimer les estampes c'est aussi vouloir les rendre accessibles. L'exposition leur permet d'annoncer

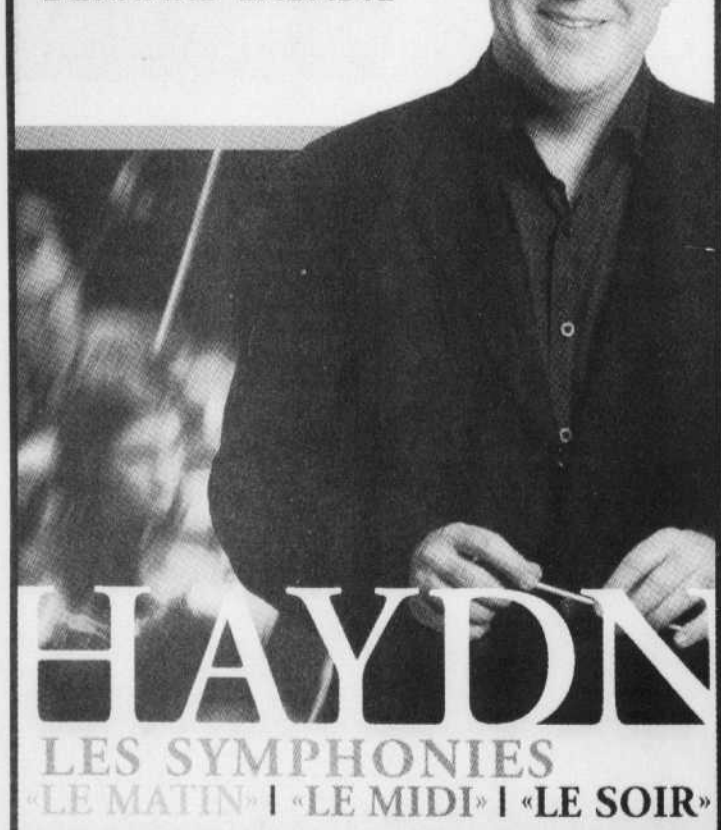
le don qu'ils envisagent de faire au Musée des beaux-arts. Conservant cet ensemble dans son intégralité, ce don permettra d'apprécier l'originalité atypique qui caractérise l'aventure de cette collection unique. Eau-forte, pointe sèche, litho, bois gravé, aquatinte... ici la gravure se met dans tous ses états et le parcours de l'exposition, avec ses mille «impressions», n'a rien d'une épreuve!

Collaborateur du Devoir

SOURCE MBAM
La Goulue et Valentin (détail), de Toulouse-Lautrec (1894)

SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Femme nue debout à sa toilette, de Degas (1891)

LES
VIOLONS
DU ROYLA CHAPELLE DE QUÉBEC
BERNARD LABADIEHAYDN
LES SYMPHONIES
«LE MATIN» | «LE MIDI» | «LE SOIR»

BERNARD LABADIE, chef

Des œuvres fascinantes qui marquent
la naissance de la symphonie moderne.Également au programme,
la Symphonie n° 26 «Lamentation».4 FÉVRIER 2007 — 20H
SALLE POLLACK — UNIVERSITÉ MCGILL
844-2172 ou sans frais 1 866 844-2172PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL
MONTRÉAL'S SEASON PARTNERSSQ Groupe
financierConseil des arts
et des lettres
QuébecVILLE DE
QUÉBECConseil des Arts
du CanadaCanada Council
for the ArtsFondation
«Vieillesse du Québec»

LE DEVOIR

LES ARTS
Financière
Sun Life
FESTIVAL
MONTRÉAL
EN LUMIÈRE
8^e édition
DU 22 FÉVRIER AU 4 MARS

CONCERTISTE D'HONNEUR
ANGÈLE DUBEAU
Interprète 30 ans
de carrière
AVEC OLIVER JONES,
ANTON KUERTLYULI
TUROVSKY ET LA PIETÀ
présenté par **MUSIQUE**
2 MARS 20H
SALLE WILFRID-PELLETIER, PDA

**Men-Jaro
VINCENT MANTSOE**
AVEC SA TROUPE DE
DANSEURS ET MUSICIENS
en collaboration avec **MUSIQUE**
27-28 FÉVRIER 20H
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PDA

MÍSIA
FADOS, BOLEROS, TANGOS
2 MARS 20H
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PDA

SPECTACLE DE CLÔTURE
**SOWETO
GOSPEL
CHOIR**
Blessed
présenté par **Financière
Sun Life**
3 MARS 20H
SALLE WILFRID-PELLETIER, PDA

PRÉSENTÉ EN COLLABORATION AVEC
LE FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE
**L'ORCHESTRE
MÉTROPOLITAIN
DU GRAND
MONTRÉAL**
Chantier à la française
présenté par **MUSIQUE**
26 FÉVRIER 19H30
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PDA

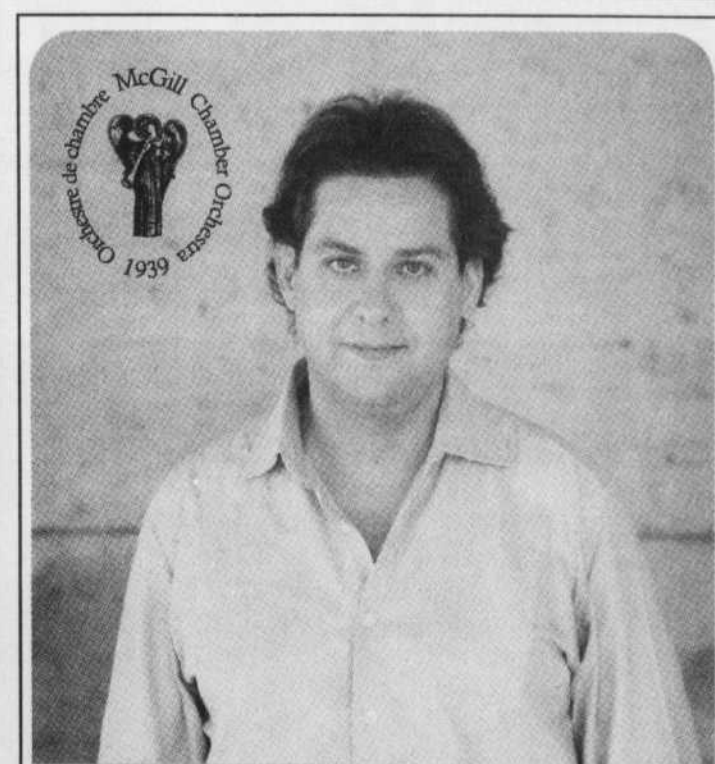
**BARBARA
HENDRICKS**
en collaboration avec **AMERICAN EXPRESS**
4 MARS 20H
THÉÂTRE MAISONNEUVE, PDA

LA GRANDE RACLETTE
Pour une soirée conviviale entre amis!
Dans une ambiance réconfortante, savourez les
fromages d'ici avec cette grande raclette.
Venez danser en groupe!
Samedi 3 mars, 19h30 • Marché Bonsecours
45\$, incluant le service (vins et taxes en sus)
Billets: ticketpro.ca / 514 908-9090

BILLETTS
Achetez en personne
SPECTRUM DE MONTRÉAL
444, Ste-Catherine O.
De meilleurs sièges offerts en exclusivité aux titulaires de la Carte American Express®
montrealenlumiere.com/americanexpress

RENSEIGNEMENTS 514 288-9955 • 1 888 477-9955 montrealenlumiere.com

LA PRESSE **laif** **AMERICAN EXPRESS** **Financière Sun Life**
Québec Montréal Montréal Canada



LE 29 JANVIER 2007 / PDA, Théâtre Maisonneuve, 19 H 30

Alain Lefèvre joue
Chostakovitch & Lefèvre

Chef d'orchestre Boris Brott

Alain Lefèvre piano
Manon Lafrance trompette

Chef d'orchestre extraordinaire Lise Lévesque

Le Montréalais reconnu sur la scène internationale Alain Lefèvre interprète l'enlevé concerto pour piano de Chostakovitch, la partition de trompette obligée tenue par Manon Lafrance. En outre, Lefèvre jouera sa propre composition *Lylatov* en première mondiale, dans une performance dédiée à la mémoire des cofondateurs de l'OCM, Lotte et Alexander Brott. Le menu musical de la soirée sera complété par l'impressionnant *Apollon Musagète* de Stravinski.

www.ocm-mco.org
Billets et renseignements (514) 842-21 12

DE VISU

Botero de New York à Québec

Le Musée national des beaux-arts du Québec sera la première institution en Amérique du Nord — et la seule au Canada — à être visitée par une colossale rétrospective réunissant une centaine d'œuvres de l'artiste colombien.

PATRICK CAUX

New York — Au cœur de Manhattan, Fernando Botero reçoit *Le Devoir*. Dans le vestibule, trois de ses imposants tableaux sont posés sur le sol. Les couleurs vives de l'univers pictural du peintre éclatent sur les tons neutres de la déco. Dans le salon où Botero nous accueille, le regard est aspiré par la fenêtre ceinturant le chic appartement du 22^e étage: devant nous, un panorama vertigineux plongeant vers le quartier des affaires.

Lorsqu'on pense aux œuvres de Botero, on imagine souvent ces personnages surdimensionnés au regard fuyant et sans expression. «Je suis connu comme le peintre des femmes grosses; c'est le prix que j'ai dû payer pour ma célébrité», explique Botero dans un français à peine cassé. Mais ce n'est pas ça. Je ne suis pas le peintre des gros. Tout ce que je fais, des natures mortes, des paysages, des animaux, des gens, est fait avec un désir de volume. Parce que je pense que le volume est une dimension de la sensualité, de la plasticité et de la vie.

Tandis que le soleil de décembre coule derrière les gratte-ciel, le peintre parle avec générosité de son parcours. En 1952, âgé de 20 ans, il quitte la Colombie pour se rendre en Europe. À la manière des artistes de la Renaissance, il étudie et copie les œuvres des grands maîtres, principalement celles du Quattrocento. De Madrid à Florence en passant par Paris et Venise, le jeune autodidacte fait la rencontre des Giotto, Piero della Francesca, Masaccio et Uccello qui deviendront ses maîtres.

«Vous savez, on se trouve soi-même à travers ses amours. On commence à sentir... Lorsqu'on est en chemin, on ne s'en rend pas compte. Mais ces amours nous dirigent vers une certaine direction.» Le peintre révèle avoir toujours été fasciné par la façon dont les artistes du Quattrocento ont travaillé les volumes. Inspiré, il développe un style unique où l'étude des volumes est omniprésente. Il peaufine un langage pictural profondément marqué par le dialogue entre ses racines sud-américaines et les techniques européennes. Les jalons de l'univers baroque de Botero sont en place.

Le succès retentissant qu'il connaît aujourd'hui — *Le Figaro* le désigne comme «l'artiste vivant le plus coté de la planète» — n'a pourtant pas toujours été au rendez-vous. Le choix du figuratif dans un siècle qui a encensé l'abstraction lui a causé certaines peines en début de carrière.

«Je suis arrivé à New York au moment de la dictature de l'art abstrait. Si vous n'étiez pas abstractionniste, vous n'étiez rien, vous étiez un lépreux. Les gens ne voulaient pas vous toucher... comme si vous étiez contagieux. C'était incroyable! C'était de la discrimination totale. Je suis arrivé avec plein d'amis peintres sud-américains. Ils ont tous été convertis à l'évangile américain et ont tous été invités par des galeries. Moi, j'ai continué à croire, mais pendant 10 ans je n'ai pratiquement rien pu exposer.» Heureusement pour Botero, l'univers de l'art ne se bornait pas à New York. Sa renommée s'est tout d'abord faite entre Bogotà et les capitales européennes.

Une accusation permanente

L'exposition de Québec fera également une place importante aux sculptures de Botero. Étonnamment, il est venu relativement tard à cet art. Vers le milieu des années soixante-dix, encore une fois en autodidacte, il décide de se consacrer au rude apprentissage de la sculpture.

La troisième dimension apparaît au peintre comme le prolongement logique de son univers. À la demande de nombreux États, il organise une série d'expositions dans les centres des plus grandes villes du monde dont la première s'est tenue sur les Champs-Élysées. «Les sculptures monumentales m'ont fait



Massacre, de Fernando Botero, 2004. Collection particulière.

connaître par beaucoup de gens qui ne vont jamais dans les musées. Quand on expose sur les places des centres-villes, c'est l'art qui vient retrouver les gens et pas l'inverse!»

Au cours de la discussion, il reviendra à plusieurs reprises sur l'importance de rendre l'art

accessible au plus grand nombre. Question de joindre l'action à la parole, il a légué sa collection personnelle — comportant des toiles de Renoir, Corot, Sisley, Soutine — à la Colombie, afin que ses compatriotes puissent avoir accès à leurs œuvres.

Derrière la couleur, la beauté et la popularité des œuvres de Botero, on trouve bien souvent des thèmes crus et politisés. La violence, les assassinats, les meurtres et les massacres en Colombie touchent grandement le peintre, qui leur consacre plusieurs de ses tableaux les plus vibrants.

L'artiste s'est récemment indigné contre les violences faites dans les géolés d'Abou Ghraïb. Un jour, dans un avion, il lit un article du *New York Times* sur cette histoire. Choqué par la nouvelle et les photos horribles d'hommes torturés et humiliés, il trace des croquis. «Plus j'y pensais, plus j'en apprenais, plus j'étais en colère, furieux de ce que faisait un pays qui se présente comme un modèle de compassion, comme le lieu de la protection des droits de l'homme.» Dès ce moment, il arrête toute production en cours pour se consacrer à sa percutante série sur les prisonniers d'Abou Ghraïb. «Un tableau m'en suggérait un autre, qui m'en suggérait un autre... Pendant plus d'un an, j'étais comme obsédé par ce thème.» Après sa création en 2005, la série a été proposée à de nombreux musées et galeries américains qui l'ont systématiquement refusée. Sensibilité patriotique? L'artiste préfère ne pas se prononcer.

Finalement, fin 2006, la galerie Marlborough de Manhattan

décide de présenter la collection. L'effet est immédiat. L'horreur magnifiée par la peinture sensuelle du peintre vise juste. L'exposition est remarquée. «Beaucoup de gens m'ont dit que l'expérience des tableaux était plus forte que celle des photos. Si on mélange l'événement avec la qualité de l'artiste, alors on peut faire beaucoup de dégâts! Toutes proportions gardées, les gens se rappellent aujourd'hui de Guernica par le tableau de Picasso. Au moment où les journaux ne parlent plus du sujet, que les images sont oubliées, l'art demeure... L'art est une accusation permanente!»

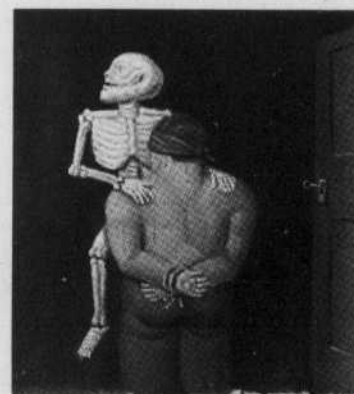
Aujourd'hui, à près de 75 ans, avec une production de plus de 4000 tableaux à l'huile et de 200 sculptures à son actif, l'artiste colombien est toujours passionné par son travail. «Je suis un travailleur incassable, je travaille tout le temps», dévoile sans surprise l'homme qui s'attelle à la tâche encore neuf heures par jour sept jours sur sept. Quand on lui demande ce qui, dans son legs d'artiste, lui fait le plus plaisir, il répond: «Je rencontre beaucoup de jeunes gens de vingt ou vingt-cinq ans qui me disent aimer mon travail... Je me dis: oh! là! là! il y a un espoir ici!»

Collaborateur du Devoir

L'UNIVERS BAROQUE DE FERNANDO BOTERO

Du 25 janvier au 22 avril
Au Musée national des beaux-arts du Québec
Parc des Champs-de-Bataille, Québec
418 643-2150 / 1 866 220-2150

Patrick Caux s'est rendu à New York à l'invitation du Musée national des beaux-arts du Québec.



La Mort, de Fernando Botero, 2004. Collection particulière.



Fernando Botero devant une de ses œuvres, *Le Bain*, 1989. Collection particulière.



18 mars Lancement de la saison : une fête!

30-31 mars et 1^{er} avril NEW YORK

Paysages - musées - musique

Prix spécial jusqu'au 30 janvier!

14 avril FERNANDO BOTERO

au Musée national des beaux-arts du Québec

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Paradoxal

24 Janvier au 18 Février

Projex Mtl

1000 Amherst, Montréal
www.projex-mtl.com

Robert Walker
Jan Andriess
Reuel Dechene
Peter Schuyff
Richard Lanctôt
Louis Joncas

QuartierLibre

Galerie d'art

ARRIÈRE-PENSÉES :
TABLEAUX RÉCENTS DE
JUSTINE B. TÊTREAU ET
DE HÉLÈNE CENEDESE

VERNISSEMENT : JEUDI
LE 1^{er} FÉVRIER À 17H30.

L'exposition se poursuivra
jusqu'au dimanche 25 février
à la galerie d'art QuartierLibre
au 4289, rue Notre-Dame
Ouest, Montréal Qc
(Métro Place Saint-Henri)

LE SECRET
2006

LA CHAPELLE PRÉSENTE

TANGUAY PAR PIERRE TANGUAY

PORTRAIT DE MUSIQUES NOUVELLES

IL EST SINGE, IL EST SAGE, IL EST REDOUTABLEMENT DE BONNE HUMEUR. IL TAQUINE, IL TAPE, IL BLAGUE, IL CONNAÎT TOUT LE MONDE... PIERRE QUI? LE TEMPS DE DEUX SOIRS, LA CHAPELLE INVITE PIERRE TANGUAY À FAIRE SON AUTO-PORTAIT.

VENREDI 2 FÉVRIER 20 H 30 - LA BOÎTE À TANGUAY : MARTIN TÊTREAU, DIANE LABROSSE, LUC PROULX, LOU BABIN ET TANGUAY... DANS UNE AMBIANCE DE BOÎTE À CHANSONS.

SAMEDI 3 FÉVRIER 20 H 30 - TANGUAY POUR TANGUAY : GENEVIÈVE LETARTE, LA FANFARE POURPOUR ET TANGUAY ALIAS M.BRICOLE... RACONTENT, CHANTENT ET FONT VALSER.

SAMEDI 3 FÉVRIER 15 H 30 - LE CORPS MUSICAL :
ATELIER DE RYTHMIQUE ANIMÉ PAR LE DOCTEUR TANGUAY...
POUR TOUS LES AMATEURS DE PERCUSSIONS, EFFETS BÉNÉFIQUES GARANTIS!
ATELIER : 12 \$ / 10 \$ AVEC BILLET DE SPECTACLE. RÉSERVEZ VOS PLACES!

SPECTACLES : 15 \$ / PRÉVENTE : 13 \$ (JUSQU'AU 27 JANVIER 20 H) / DISPONIBLE EN ABONNEMENT : 13 \$

LA CHAPELLE
NO CENES CONTEMPORAINES

3700 RUE ST-DOMINIQUE - MONTRÉAL
BILLETTERIE / INFORMATION : 514-843-7738
WWW.LACHAPELLE.ORG

Conseil des Arts du Canada
Conseil des Arts de la Région de Québec
Fonds de la culture
Fonds de la culture
Fonds de la culture

50



Cinéma

CŒURS

SUITE DE LA PAGE E 1

de son film. «Avant tout, j'ai voulu être fidèle à la pièce d'Ayk-bourn, à son esprit, à son amertume aussi parce que les 46 pièces qu'il a écrites ont toutes en commun un noyau plutôt amer. Paradoxalement, Ayk-bourn est le dramaturge qui m'a fait le plus rire dans ma vie. [...] Mais je dois reconnaître qu'après la projection, on ressent une espèce de mélancolie plus forte que celle que j'avais imaginée en tournant le film.» Mettez ça sur le compte du hasard.

A porter au même compte: le retour de sa cohorte d'acteurs (Azéma, Arditi, Dussollier, Wilson), qu'il réunit de film en film, en se convainquant qu'ils sont les seuls à pouvoir en défendre les rôles. «J'aime imaginer que c'est purement par hasard. Je ne le fais pas par principe, en tout cas», dit celui qui, à ses débuts, alors qu'il tournait beaucoup, alternait les équipes. Depuis les années 80, ses projets s'espacent dans le temps, si bien que le plaisir des retrouvailles est aussi grand que si celles-ci avaient été précédées par un épisode d'infidélité. «Comme on se connaît bien, on peut s'attendre à des surprises. Alors que, quand on choisit un acteur qu'on ne connaît pas, il ne peut pas y en avoir», dit-il, conscient du paradoxe, convaincu que ce n'en est pas un. C'est tout Resnais, ça: se replier dans la partie invisible des évidences.

Audaces

La complexité psychologique des personnages, jumelée à l'intelligence présumée des spectateurs, fait en sorte que leur rapport évolue en une série d'effusions et de heurts, savamment orchestrés par l'humble grand maître. «Au cours des scènes, on passe de la sympathie à l'antipathie. J'ai toujours aimé ce mouvement. J'aime beaucoup, aussi, la distanciation réclamée par Brecht. Mais ce qui m'amuse encore plus, c'est de pouvoir alterner dans la même scène distanciation et proximité, en fonction de ce que racontent les personnages. C'est ce mouvement que j'essaie de capter. Avec mes petits moyens, car je ne suis pas Brecht.»

Il n'est pas non plus un cinéaste de la Nouvelle Vague. Pour un créateur qui a réalisé son premier court métrage en 1936 et



Le réalisateur Alain Resnais en compagnie de la comédienne Sabine Azéma, l'année dernière, au Festival de Venise

qui, avant cela, se destinait à une carrière de libraire, la nuance mérite d'être soulignée. «J'étais déjà un ancêtre quand la Nouvelle Vague est arrivée. C'est grâce à elle toutefois que des producteurs ont eu l'idée de me demander un long métrage», dit celui qui, à l'époque où Truffaut, Godard et Chabrol sonnaient la révolution, avait une quinzaine de courts à son actif, dont le remarquable *Nuit et brouillard*. «Pour pouvoir réaliser un premier long métrage (avant la Nouvelle Vague), il fallait avoir travaillé sur neuf films: trois comme stagiaire, trois comme second assistant, trois comme premier assistant. Les producteurs avaient déjà oublié que les Marcel Carné et René Clair avaient 20 ans quand ils ont tourné leur premier film. La Nouvelle Vague a été très positive à cet égard: qui-conque avait une idée et un regard avait sa chance.»

Les temps ont bien changé, et le cinéma, en France comme ailleurs, a pris le virage industriel. Le réalisateur de *L'Année dernière à Marienbad*, de *Muriel* et de *Provence* fait remarquer qu'à ses débuts, le cinéma français produisait 90 longs métrages par année. Contre 240 aujourd'hui. Conséquence de cette prodigalité: «Un film doit s'amortir dans les 15 jours suivant sa sortie. Autrefois, on pouvait attendre un an ou deux. Cela incite les producteurs à choisir des projets peu aventureux. Il y a quelque chose d'un peu sauvage là-dedans.»

Pour ne pas dire américain.

Autre paradoxe pourtant, Resnais remarque dans certaines séries américaines, telles *The Sopranos*, *Millennium* et *The Shield*, un bouleversement des règles de découpage technique et des élans de création grammaticale beaucoup plus ambitieux que ceux que le cinéma américain s'autorise en général. «Quand on regarde *Mission: Impossible III*, on comprend très bien que le metteur en scène J. J. Abrams est issu du monde des télévisions, et qu'il emploie dans son film des techniques développées au petit écran. Des techniques que je trouve, c'est vrai, tout à fait passionnantes.»

Sur le plan formel, *Cœurs* n'a cependant rien à leur envier et constitue une des œuvres les plus modernes de son auteur. En studio, tout un dispositif de cloisons, de paravents, d'obstacles nuit aux rapports des personnages, freine les élans de leurs cœurs. Quelques plongées radicales sur les divisions d'un appartement rappellent aux spectateurs qu'ils assistent, comme au théâtre, à une représentation de cinéma. «Je ne cherche pas à faire croire que ce qui est montré est vrai, que ça a été filmé avec une caméra cachée, que tout ce qui arrive est authentique. Je fais du cinéma, avec des acteurs, je n'essaie pas de tromper les spectateurs», déclare celui qui n'avait jamais pensé qu'il serait un jour metteur en scène de cinéma. «Sans vouloir faire de coquetterie, je ne suis pas encore sûr d'en être un.»

Collaborateur du Devoir

Les aventures d'une jeune veuve

CATCH AND RELEASE

Réalisation et scénario: Susannah Grant. Avec Jennifer Garner, Timothy Olyphant, Sam Jaeger, Juliette Lewis. Image: John Lindley. Montage: Anne V. Coates. Musique: BT, Tommy Stinson. États-Unis, 2006, 111 min.

ANDRÉ LAVOIE

Catch and Release ressemble à une chambre d'adolescent; en d'autres termes, à un beau foutoir de genres, d'intentions nobles, d'ambitions inabouties et d'acteurs qui ne jouent pas nécessairement dans le même film. On ne peut toutefois reprocher à Susannah Grant de vouloir jouer à la grande loterie de la réalisation. Connue jusqu'ici comme scénariste — on lui doit entre autres *Erin Brokovich*, *In Her Shoes*, *28 Days*, bref, le meilleur et le pire —, c'est avec peine

qu'elle enfille son nouveau chapeau de cinéaste.

Quant à son premier long métrage, il en porte aussi plusieurs, se voulant à la fois le chemin de croix d'une jeune veuve, les tribulations d'un groupe d'amis dans la trentaine et bien sûr, l'union de deux personnes si différentes que seul un scénariste peut avoir l'idée de les réunir... Ce maillage est parfois possible, encore faut-il être capable d'obtenir les services d'un monteur qui ne soit pas du genre à trimballer les personnages d'une maison à l'autre comme si c'était toujours la même...

Il faut dire que Gray (Jennifer Garner) se promène beaucoup, cherchant la vérité autour de son fiancé mort dans un accident tragique. Le jour de leur mariage s'est transformé en funérailles. L'homme était millionnaire et effectuait des versements réguliers à une massothé-

rapeute de Los Angeles dont Gray, vivant au Colorado, ignorait jusque-là l'existence... Ainsi que celle de l'enfant qu'elle aurait eu avec lui! Pour sa santé mentale, elle trouve refuge chez deux amis, Dennis (Sam Jaeger) et Sam (Kevin Smith), qui hébergent temporairement Fritz (Timothy Olyphant), réalisateur de pubs qui ressemble à une réclame de bobettes. Evidemment, Gray le déteste, ou fait semblant, d'autant plus qu'il était le seul à connaître la vérité. Et voilà que la masseuse monoparentale (Juliette Lewis) dans son versant vulgaire, sans doute le plus authentique) débarque dans les parages.

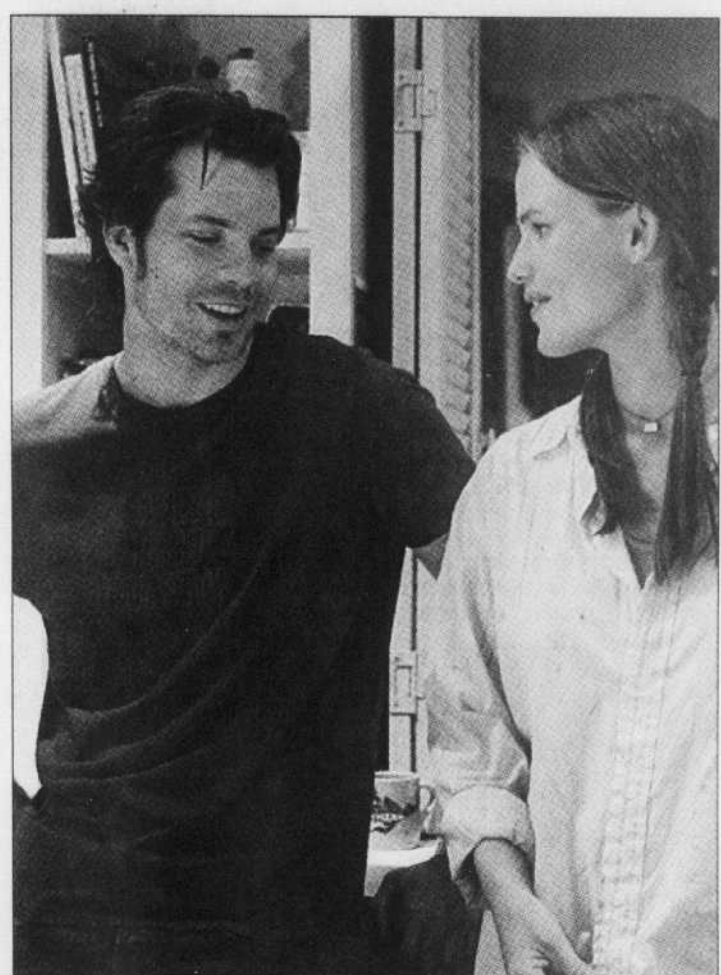
Des failles

Affirmer que *Catch and Release* affiche de sérieux problèmes de tons, c'est une évidence qui permettrait peut-être de passer sous silence les autres failles de cette histoire farcie de coïncidences incongrues et de hasards qui feraient même rire Claude Lelouch. Entre deux pseudo-révolutions subtiles comme une tonne de briques (l'amour de Dennis pour Gray, le romantisme derrière la façade de «playboy» de Fritz), il nous faut composer avec les pleurnichages d'un mélodrame dont les violons se taisent à l'occasion pour nous infliger les pires pitiétés. Cette tâche est confiée à Kevin Smith, connu comme réalisateur (*Clerks*, *Jersey Girl*) mais moins que son personnage de cinéma, *Silent Bob*. Et l'on aimerait qu'il soit silencieux mais Susannah Grant semble le trouver amusant, surtout avec ses vêtements (tirés de sa garde-robe personnelle...); il ferait un excellent imitateur de Demis Roussos.

Cherchant à prendre ses distances avec son image de guerrière des temps modernes héritée de la série *Alias*, Jennifer Garner oser jouer la carte de la fragilité.

Le reste du temps, elle tente de donner un semblant de vraisemblance à un personnage incohérent, dont le coup de foudre pour une poupée gonflable comme Timothy Olyphant ressemble davantage à un gros coup de soleil. Une autre «brillante» idée de Susannah Grant à qui l'on souhaite une belle carrière de scénariste.

Collaborateur du Devoir



SOURCE SONY PICTURES

Jennifer Garner tente de donner un semblant de vraisemblance à un personnage incohérent, dont le coup de foudre pour une poupée gonflable comme Timothy Olyphant ressemble davantage à un gros coup de soleil.

PALMARÈS DVD

ARCHAMBAULT 3D
94 QUEBEC MEDIA

Résultats des ventes:
Du 16 au 22 janvier 2007

FILM/TÉLÉSÉRIE

- 24 Season 6 (Episode 1-4)
- PASSE-PARTOUT
- BON COP, BAD COP
- JAMES BOND Ultimate Collection 3
- THE ILLUSIONIST
- JAMES BOND Ultimate Collection 4
- THE PROTECTOR
- JAMES BOND Ultimate Collection 2
- TEXAS CHAINSAW MASSACRE: THE BEGINNING
- RESERVOIR DOGS

VARIÉTÉS

- NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
- AN INCONVENIENT TRUTH
- PILATES Abdos de fer
- DIEUX DU STADE Making Of
- LOUIS-JOSÉ HOUDE À l'Olympia de Montréal
- PILATES Force et minceur
- GRÉGORY CHARLES Noir et blanc
- LES NORDIQUES
- APPRENDRE LE MASSAGE
- NICOLE BORDELEAU Le yoga pour tous

CINÉMA

SEMAINE DU 27 JANVIER AU 2 FÉVRIER 2007

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages

4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages

7 à 13

dans L'AGENDA culturel

CLAUDE PERRON RICHARD GRANDPIERRE présente ALBERT DUPONTÉL NICOLAS MARIE

★★★★
SIDÉRANT ET IRRÉSISTIBLE!
- Filmoscope

★★★★
HILARANT, CORROSIF ET PLEIN DE TENOSSES!
- Métro

★★★★
UNE COMÉDIE SOCIALE OÙ L'ON RIT DE TOUT!
- Éto

★★★★
UNE POÉSIE À LA CHAPLIN OU À LA BENIGNI!
- Télérama

★★★★
UNE VRAIE PUISSANCE BURLESQUE!
- Les Inrockultures

ENFERMÉS DEHORS
un film de Albert Duponté

13 ANS+ CINEPLEX DIVERTISSEMENT QUARTIER LATIN MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE CINÉMA LE CLAP CONSULTER LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

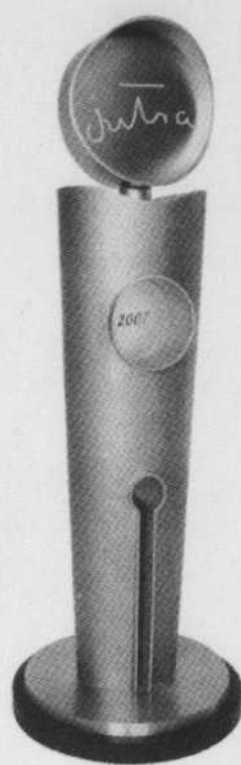


Anthony Kavanagh fête les années 80 avec Michel Sardou, Garou, Lara Fabian, Jimmy Somerville, Kim Wilde...

TV5
WWW.TV5.CA

SYMPHONIC
SHOW

CE SOIR 19h30



FÉLICITATIONS

prises en nominations
soirée des JUTRA

la **vie**
secrète
des **gens**
heureux

MEILLEUR FILM

Roger Frappier et Luc Vandal

MEILLEUR SCÉNARIO

Stéphane Lapointe

MEILLEURE ACTRICE DE SOUTIEN

Anne Dorval

MEILLEUR ACTEUR DE SOUTIEN

Gilles Renaud

ENCORE À L'AFFICHE

GUIDE
DE LA **PETITE**
VENGEANCE

MEILLEUR ACTEUR

Marc Béland

MEILLEUR ACTEUR DE SOUTIEN

Gabriel Gascon

**MEILLEURE DIRECTION
DE LA PHOTOGRAPHIE**

Allen Smith

MEILLEURE MUSIQUE

Benoît Charest

MAX FILMS

Merci à

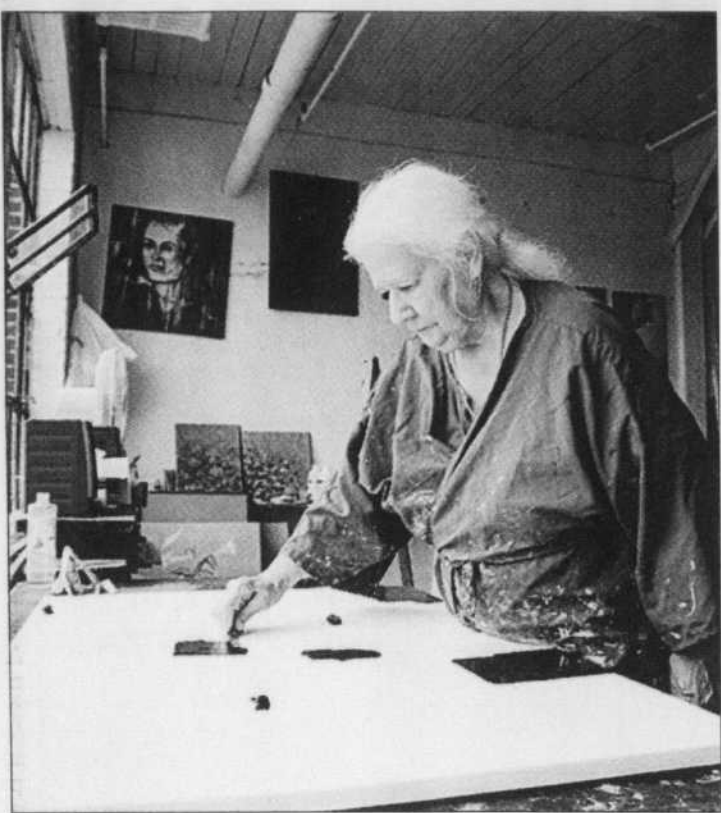
CHRISTAL
FILMS
DISTRIBUTION

et



Cinéma

Entre le conte et la satire



SOURCE K FILMS

Les personnes choisies par Serge Giguère pour son film *À force de rêves* n'affichent pas nécessairement les mêmes valeurs, sont issues de milieux socioéconomiques différents, mais elles se distinguent par cette farouche volonté de ne pas attendre la mort les bras croisés.

Vivre sa dernière jeunesse

À FORCE DE RÊVES

Réalisation, scénario et image: Serge Giguère. Avec Gérard Allaire, Reine Décarie, Jean Lacasse, Ray Monde et Marc-André Pélouquin. Montage: Louise Dugal. Musique: René Lussier. Québec, 2006, 83 min.

ANDRÉ LAVOIE

Portraitiste autant que documentariste, Serge Giguère affiche une constance admirable en révélant des gens simples dont la grandeur d'âme occupe tout l'écran. Ses personnages ne possèdent pas toujours l'art des beaux discours, mais son regard donne à leur musique (*Oscar Thiffault, le roi du drum*) ou à leur engagement social (*9, Saint-Augustin, Le Reel du mégaphone*) une nouvelle résonance, son humanisme se mariant à leur sincérité jamais fabriquée.

À force de rêves marque une étape dans la démarche du réalisateur. Plutôt que d'observer une seule personne, Giguère en réunit cinq (par la magie du montage), toutes porteuses d'un même espoir: la vieillesse n'est pas un naufrage mais un cadeau pour ceux capables de le débeller... Et il semble que Noël dure toute l'année pour Gérard Allaire, Reine Décarie, Jean Lacasse, Ray Monde et Marc-André Pélouquin, des jeunes de cœur âgés entre 72 et 94 ans, pleins d'enthousiasme à défaut d'être toujours pétants de santé.

Ils n'affichent pas nécessairement les mêmes valeurs, sont issus de milieux socioéconomiques différents, mais ils se distinguent par cette farouche volonté de ne pas attendre la mort les bras croisés. C'est d'ailleurs le leitmotiv de Marc-André Pélouquin, dont les avions miniatures sillonnent le ciel ou retrouvent une nouvelle jeunesse dans son atelier. Les ciels de Ray Monde sont également traversés par divers objets et beaucoup de couleurs, mais pour cette artiste-peintre, ancienne élève du frère Jérôme, ses toiles constituent des commentaires sur l'état du monde et sur sa propre existence. L'art est également au centre de la vie de Reine Décarie, une religieuse pour qui la musique représentait sans doute sa véritable vocation, et qui a su partager ses talents avec des générations de chanteurs et de musiciens. Et ne parlez pas de retraite à des hommes comme Gérard Allaire et Jean Lacasse: le premier prend un soin méticuleux de son érablière tandis que l'autre s'émervaille des meubles anciens qu'il peut trouver (parce que de plus en plus rares) pour son magasin d'antiquités.

Au fil des jours et des saisons, ces héros du quotidien et de la longévité joyeuse nous expriment leur philosophie de vie, teintée autant de gros bon sens que de formules toutes faites, propos entrecoupés des sonorités parfois hésitantes de l'orchestre de Gaston Melançon. Or c'est en les voyant s'animer, le re-

gard lumineux et la démarche fière (bien que certains soient limités par un fauteuil roulant, un cœur capricieux ou une main tremblotante), que les personnages de Giguère nous convainquent davantage de la solidité de leur dernière jeunesse. Évidemment, certains secrets de leur fontaine de Jouvence sont évoqués avec discrétion, et il ne faut pas minimiser la présence d'un conjoint aimé, dont l'imminence de la mort ou la maladie les rend encore plus précieux. C'est ainsi que le cinéaste saisit le désespoir de Ray Monde, à un point décisif de sa vie conjugale, ou la colère sourde de Jean Lacasse, dont l'épouse, que par pudeur on ne voit pas, est clouée au lit, et pour longtemps.

Personne, pas même les vedettes d'*À force de rêves*, ne prétend que vieillir ressemble à un jardin de roses. Tous les âges de la vie peuvent devenir des courses à obstacles, mais les personnages du film de Serge Giguère se révèlent de véritables marathoniens, possédant autant de cœur que de souffle.

Collaborateur du Devoir

ENFERMÉS DEHORS

Réalisation et scénario: Albert Dupontel. Avec Albert Dupontel, Nicolas Marie, Claude Perron. Image: Benoît Debie. Montage: Christophe Pinel. Musique: Alain Ranval.

ODILE TREMBLAY

Il y avait bien huit ans qu'Albert Dupontel n'avait pas versé dans la réalisation. Le cinéaste de *Bernie* et du *Créateur* jouait désormais surtout sous la baguette d'autrui (remarquable dernièrement en pianiste virtuose dans *Fauteuils d'orchestre*, de Danièle Thompson).

Acteur, scénariste, cinéaste, homme orchestre; il revendique les influences de Chaplin, de Keaton et de Tex Avery. On pourrait ajouter Tati. Le côté burlesque est bel et bien au poste, avec force coups sur la tête et cascades en enfilade. Entre le conte de fées (très à la mode, le conte au cinéma; trop, ça devient suspect) et la satire sociale. Un montage hâletant, mais de génie comique, point ici. La caricature est reine et la finesse, poussée derrière les filets.

Beaucoup de bruit au poste (les craquements, claquements et autres disharmonies stridentes cassent les oreilles), une volonté de créer un univers d'absurdité surréaliste plein de couleurs et de folie, mais la quête d'effets-chocs devient vite lassante. Avec *Bernie*, dans la peau d'un attardé mental



SOURCE TVA FILMS

L'esthétique colorée et clip d'*Enfermés dehors* semble un produit dérivé d'*Amélie Poulain*, avec un côté trash supplémentaire.

en quête de ses parents, sa parodie se révélait plus classique et mieux concentrée. Cette fois, le procédé prend le pas sur le message et l'enterre.

L'esthétique colorée et clip d'*Enfermés dehors* semble un produit dérivé d'*Amélie Poulain*, avec un côté trash supplémentaire, mais des images moins fortes et surtout un tas de pistes scénaristiques mal dirigées, même sur une trame délibérément absurde.

L'idée est bonne: un sans-abri pas trop fûté (Dupontel) trouve un habit de policier après le suicide de son propriétaire et l'endosse. Advienne que pourra, mais cette nouvelle identité lui octroiera un pouvoir de vengeance sociale et

lui permettra de brigner l'amour d'une ancienne actrice porno (Claude Perron) dont les beaux-parents ont confisqué la fille.

Une galerie de sans-abri dans un squat peuplé de graffitis seront ses compagnons de guerre. Des caméos inespérés de Terry Gilliam et Terry Jones viennent en renfort. C'est pourtant Yolande Moreau, gouailleuse et en haillons, qui vole la vedette à ses comparses.

Au menu aussi: un homme d'affaires véreux et malmené (Nicolas Marié), apparemment en proie au syndrome de Stockholm. Battu comme plat par les sans-abri pour de mauvais motifs (ses vrais crimes sont d'ordre économique),

il en fait ses potes en guise de représailles. Hop là!

Le film, à coups de gags redondants, de violents accidents et de coups sur la gueule qui ne laissent à peu près jamais de séquelles aux victimes, finit vite par se mordre la queue. Tel n'était pourtant pas le but de l'exercice, de toute évidence. Puisque le scénario prétend dénoncer les abus du système, défendre les sans-abri, dénoncer les hommes d'affaires ripoux. Mais Dupontel n'est pas Chaplin. Il se laisse éblouir par la forme et l'envie de se rallier un certain public. Jeune, éclaté. Au détriment d'une quête de poésie.

Le Devoir

À la bonne conscience des pharisiens

MOUNT PLEASANT

Réalisation et scénario: Ross Weyber. Avec Kelly Rowan, Shawn Doyle, Ben Ratner, Camille Sullivan, Katie Boland, Tygh Runyan. Image: A. Jonathan Benny. Montage: Karen Porter. Musique: Marc Bjorknas.

ODILE TREMBLAY

On voudrait encourager le cinéma canadien anglais, qui a tant de mal à faire recette chez lui. Très présent dans nos salles en 2007, peut-être nous révélera-t-il aussi de bons moments. Hélas! Ce *Mount Pleasant*, coup d'envoi du cru, déçoit les meilleures volontés d'y trouver quelques mérites.

La mise en scène est atone, le jeu des acteurs, sans personnalité, les personnages manquent de substance. Le scénario laisse des trous

béants où baignent des questions sans réponses. Passe encore! Car ce film ne fait pas qu'ennuyer par son traitement cinématographique... Il révolte par son message. *Mount Pleasant* flirte avec des positions d'extrême droite sans jamais adopter de point de vue clair pour les dénoncer.

À travers les portraits croisés de trois couples de Vancouver vivant dans le quartier de Mount Pleasant, mi-cossu, mi-malfamé, le cinéaste oppose sans nuances des classes sociales, souvent au détriment des pauvres et des mal-lotés. La voisine de toxicomanes conduits des bien-pensants à créer leur petite milice, qui patrouille le quartier, tabasse (et même tue) un voleur d'outils... sans en répondre devant la justice. Ils dénoncent un client de prostituées à son épouse, par exemple. Tout ceci avec une bonne conscience de pharisiens.

Un couple perd d'abord la carte après que sa fille a joué avec une seringue usagée jetée dans sa cour. L'épouse (Camille Sullivan) est consultante auprès des jeunes toxicomanes alors que son mari, violent, se mêle aux groupes d'autodéfense qui épuient le coin. Un autre personnage d'épouse respectable (Kelly Rowan) essaie de son côté d'aider socialement les démunis du quartier, alors que son mari (Shawn Doyle) la trompe avec une prostituée ado en manque de drogue (Katie Boland, l'actrice la plus intense du lot).

Le film entendait peut-être dénoncer la façon dont les respec-

tables citoyens manipulent et jettent aux ordures les petits criminels qu'ils côtoient, mais il ne fait qu'endosser les comportements inacceptables des riches, même ceux (celles en fait) qui prétendent aider les gens qu'ils regardent de haut. Et ce n'est pas le personnage de la toute jeune Megan (Genevieve Buechner), troublée et apparemment contente que son père couche avec des filles de son âge, qui enlève à *Mount Pleasant* son ambiguïté. En fait, on ignore à quel râtelier ce réalisateur mange et où il situe sa morale. Si morale, il y a...

Le Devoir

(GAGNANT)
Meilleur Documentaire • European Film Awards

★★★★
«UNE VÉRITABLE PIÈCE
D'ART VISUEL GÉNIAL!»
LA PRESSE

«FASCINANT,
CAPTIVANT,
PASSIONNANT!»
À TRAVERS UN RYTHME FEUTRÉ ET
UNE MISE EN SCÈNE HARMONIEUSE,
M. GRÖNING RÉVÈLE LA BEAUTÉ
MANOUELA DARGIS, THE NEW YORK TIMES
«NON PAS UN DOCUMENTAIRE
DANS LE SENS PROPRE DU MOT, MAIS
BIEN UNE EXPÉRIENCE SPIRITUELLE»
CHRISTON PLUS

LE GRAND
SILENCE
UN FILM DE PHILIP GRÖNING



présentement
À L'AFFICHE
v.o. française et latine avec sous-titres anglais
PARISIEN EX-CENTRIS
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE CINÉMA LE CLAP

K-FILMS AMÉRIQUE présente
NOMINATION AUX JUTRAS 2007
MEILLEUR DOCUMENTAIRE

La passion donne
des ailes...

À force de rêves
UN FILM DE
SERGE GIGUÈRE

RÉALISATION, IMAGE ET SON
SERGE GIGUÈRE

MONTAGE IMAGE LOUISE DUGAL CONCEPTION SONORE
CLAUDE BEAUGRAND MUSIQUE ORIGINALE RENÉ LUSSIER

PRODUIT PAR
LES PRODUCTIONS DU RAPIDE-BLANC
(NICOLE HUBERT ET SYLVIE VAN BRAKANT)

EN COPRODUCTION AVEC
L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA
(COLETTE LOUHEDE)

AVEC LA PARTICIPATION FINANCIÈRE DE:
SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES - QUÉBEC
QUÉBEC - CRÉDIT D'IMPÔT CINÉMA ET TÉLÉVISION
GÉNÉRIQUE - CRÉDIT D'IMPÔT CINÉMA ET TÉLÉVISION
GÉNÉRIQUE - CRÉDIT D'IMPÔT CINÉMA ET TÉLÉVISION
GÉNÉRIQUE - CRÉDIT D'IMPÔT CINÉMA ET TÉLÉVISION

RAPIDE
BLANC

PRÉSENTEMENT
À L'AFFICHE
v.o. française et latine avec sous-titres anglais
EX-CENTRIS 3235, boul. Saint-Laurent, 401
Billetterie (514) 847-2205

CINÉMA
PARALLÈLE 14h45
19h30

LA CINÉ-CARTE DU PARC, 8 FILMS POUR 40\$
MA MEILLEURE CARTE DE CINÉMA

LE LABYRINTHE DE PAN
(v.o. espagnole avec s.-t. français)
à 14h45, 17h00, 19h15, 21h30 EN EXCLUSIVITÉ

LETTERS FROM IWO JIMA (avec s.-t. anglais)
à 13h00, 15h40, 18h15, 21h00 EN EXCLUSIVITÉ

BABEL (avec s.-t. français) à 15h50
(avec s.-t. anglais) à 21h15

VOLVER (avec s.-t. français) à 13h30
(avec s.-t. anglais) à 18h45

3575, avenue du Parc ♦ (514) 281-1900
www.cinemaduparc.com

4 FILMS
AYANT 17
NOMINATIONS
AUX OSCARS®

3 heures de
STATIONNEMENT GRATUIT

SUR LA TRACE D'IGOR RIZZI
UN FILM DE NOËL MITRANI

"UNE PERLE SORTIE DE L'OMBRE"
ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

"UN FILM ÉTONNANT"
CHRISTIANE CHARETTE,
RADIO-CANADA, PREMIÈRE CHAÎNE

★★★★
JOHN GRIFFIN,
THE MONTREAL GAZETTE

SEMAINE DE
LA CRITIQUE
2006

MEILLEUR
PREMIER FILM
CANADIEN
2006

FESTIVAL DE VENISE

FESTIVAL DE TORONTO

avec LAURENT LUCAS / PIERRE-LUC BRILLANT / ISABELLE BLAIS / EMMANUEL BILLOREAU
IMAGE: CHRISTOPHE DEBRAIZE-BOIS / SON: LOUIS PICHÉ / MONTAGE: DENIS PARROT
PRODUCTEUR EXÉCUTIF: PASCAL MAEDER / PRODUCTION: SCÉNARIO & RÉALISATION: NOËL MITRANI
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA 2006 / FESTIVAL DE BRUXELLES 2006 / FESTIVAL DE THESSALONIQUE 2006

PRODUIT AVEC LA PARTICIPATION FINANCIÈRE DE LA SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES - QUÉBEC
PROGRAMME DES CRÉDITS D'IMPÔT - QUÉBEC / PROGRAMME DES CRÉDITS D'IMPÔT - CANADA / TÉLÉFILM CANADA

Atopia

PRÉSENTEMENT
À L'AFFICHE
VERSION ORIGINALE FRANÇAISE
AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

EX-CENTRIS 3235, boul. Saint-Laurent, 401
Billetterie (514) 847-2205

CINÉMA
PARALLÈLE 14h45
19h30

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE
AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

EX-CENTRIS 3235, boul. Saint-Laurent, 401
Billetterie (514) 847-2205

CINÉMA
PARALLÈLE 14h45
19h30